



L'Apostrophe

Écrire et penser ensemble

Été 2024 – Cahier n° 13

EN COMMUN

La culture, pour quoi faire ?

Agir ensemble

*Aux sources
d'une seconde vie*

Lignes de vie

*Adama, de la Mauritanie
à la France, le long chemin
vers la liberté*

Sources et ressources

J'ai besoin de toi



La culture pour vivre

« **S**implement pour exister », dit une des personnes qui ont produit le dossier de ce numéro de *L'Apostrophe*. Pour elle, une écrivaine en situation précaire, le « *Je pense, donc je suis* » de Descartes se traduit en « *Je fais de la culture, donc je suis* ».

Et elle n'est pas la seule.

On ne pense pas à la valeur que la culture, souvent perçue comme une simple distraction ou un luxe réservé à une élite, pourra avoir pour « les Autres ».

« Les Simples ».

Ou encore « les Pauvres ».

Mais c'est peut-être là, avec eux, à cause de cette passion pure, que nous pouvons mieux comprendre que, sans culture, il y aura beaucoup moins de beauté

“ La culture est le ciment qui lie l'être humain avec soi-même. Et avec les autres. ”

dans ce monde. Beaucoup moins d'honnêteté. Dans les pages qui suivent de *L'Apostrophe*, vous allez lire et voir beaucoup de cette beauté. De cette honnêteté. Vous allez voir que la culture est le ciment qui lie l'être humain avec soi-même. Et avec les autres.

Plus loin que la personne, la culture est l'expression de l'âme d'un peuple. Elle se manifeste par les arts, la langue, les coutumes et les traditions qui façonnent une société. Elle raconte notre histoire, reflète nos valeurs et nos croyances. Forge notre identité collective. Sans culture, nous perdons le fil qui nous relie à notre passé et à nos racines : qui nous sommes et d'où nous venons. Et, dans un monde de plus en plus globalisé, de plus en plus rapide, où les différences peuvent souvent conduire à des divisions, elle joue un rôle crucial pour nous réunir. La culture nous apprend la tolérance et nous fait apprécier la diversité. Winnicott nous dit que l'acte de créer concerne « *notre être au monde* » et nous permet d'exister face à une réalité extérieure qui pourrait nous écraser. La création donne des répits psychologiques, même courts, dans les épreuves traversées. Elle renforce la capacité à faire face. Elle permet de se déployer.

Pour moi, Thierry, cela s'est fait la première fois en chantant sur le chemin pour revenir de l'école primaire. Je recréais ma journée en chantant ce que j'aurais aimé dire, ou vivre autrement. On ne bégaye pas lorsque l'on chante. Pour moi, Elda, j'ai pu surmonter une triste découverte sur ma famille en lisant tout ce que je pouvais et en écrivant mes propres versions des fables classiques. On ne se sent pas abandonnée avec tous ces héros et héroïnes autour de soi. Dans ce numéro, vous pourrez lire que « *la culture est partout* », qu'« *elle est*

ce qui permet de traverser ». Elle permet de « *mettre en valeur le fond de son être* » et de « *découvrir le profond de l'autre* ».

L'art, la culture et les propositions créatives sont de puissants moteurs au service de la construction d'une société juste et fraternelle. Continuons à les soutenir et à les faire vivre partout où nous vivons! ■

Elda Spaho Blea et Thierry Guérin





Comment est composée <i>L'Apostrophe</i> ?	8
Champ libre	10
Consolation	12
Nuit	13
Je crie ou j'écris	14
La colère	15
Gueule de bois	16
Les mots	17
La peur	18
Mon ami, le vent	19
EN COMMUN	
La culture, pour quoi faire ?	20
Dis-moi... d'où tu viens!	22
Autoportrait d'un groupe	25
Dominique: « <i>La culture me rend vivant</i> »	27
Sandra: « <i>L'art m'a sauvé la vie</i> »	31
André: « <i>Sur scène, j'existe pleinement</i> »	33
On a besoin...	35
Édouard: « <i>La culture, c'est chanter: une sacrée ouverture sur soi</i> »	37
On a besoin...	39
Zoé Z: « <i>Je me suis découverte à moi-même</i> »	40
Franky: « <i>La culture soigne les esprits</i> »	43
Renée: « <i>Mettre en valeur le fond de mon être</i> »	45
Pour la culture de tous. Notre plaidoyer	48
Il nous faut...	49
Vanessa Mestre: « <i>Le théâtre est une maison pour toutes et tous</i> »	50
De la plume au pinceau	58
« <i>À cinq moments donnés</i> » Cinq jeunes, cinq histoires de vie	59
Souleymane	62
Enzo	64
Jikaël	66
La guerrière	70
Peter	72
Agir ensemble	74
Aux sources d'une seconde vie	75
Lignes de vie	80
Adama, de la Mauritanie à la France, le long chemin vers la liberté	81
Sources et ressources	84
J'ai besoin de toi	85

Comment est composée L'Apostrophe ?

L'originalité de cette revue tient à ses auteurs

Tous les auteurs de cette revue sont des personnes vivant ou ayant vécu des difficultés ou des situations de précarité dans leur vie. Elles ont écrit individuellement ou collectivement, notamment au sein d'ateliers d'écriture.

Les textes individuels ont directement été écrits par leurs signataires. Certains sont sortis tels quels de l'imagination créative de leurs auteurs, d'autres ont fait l'objet d'un travail avec d'autres membres du groupe ou l'animateur de l'atelier. La pensée demeure totalement celle des auteurs.

Les textes collectifs résultent des échanges et confrontations au sein de l'atelier d'écriture. Le texte se façonne collectivement à partir de ces matériaux. Une version est redonnée à lire aux membres du groupe afin de nuancer et de compléter la séance suivante, jusqu'à parvenir à un texte représentatif des idées partagées par tous les membres du groupe.

Le dossier thématique comprend à la fois des textes individuels et collectifs. 95 % des expressions sont celles des membres des groupes. Les 5 % restant tiennent aux mots de liaison, d'articulation et autres corrections mineures. Le dossier thématique est une composition, qui tente de faire droit à une certaine logique, à partir du matériau, riche et bouillonnant, que constituent les expressions en « je », « on » ou « nous » qui ont été partagées, oralement ou par écrit, sur le sujet abordé.

Tout ce qui s'exprime n'est pas pépète, mais il y en a toujours, et de fort belles ! C'est, en général, le cas des images qui sont souvent beaucoup plus parlantes que bien des discours.

Le dossier thématique résulte de plusieurs séquences de travail avec les membres de trois groupes différents. Sauf

indication contraire, notamment pour les textes encadrés, les contributions spécifiques de chaque groupe ne sont pas distinguées.

Nous faisons le choix de garder certaines contributions individuelles, originales ou significatives, en général signalées par des guillemets. Nous n'utilisons pas ceux-ci lorsque ce qui est affirmé relève d'une prise de position collective.

Le rôle de l'animateur d'atelier

Il n'intervient pas sur le fond. Il est là pour favoriser la libération de l'expression et accompagner sa mise au travail. Il donne des indications, propose des pistes pour favoriser le travail d'écriture ou de réécriture et faire, autant que de besoin et en dialogue avec les auteurs, davantage droit à la musique des mots, à l'émotion, à la clarté des messages que les signataires veulent transmettre.

En ce qui concerne les textes collectifs, l'animateur a de même pour mission de susciter l'expression personnelle de chaque membre du groupe, de questionner, relancer, aiguillonner, favoriser le dialogue entre tous et repérer les éléments relevant d'une prise de position collective. Là non plus, il n'est pas là pour faire passer ses idées.

Nous sommes conscients que cette composition n'est, en elle-même, naturellement pas neutre. Le risque de manipulation, même inconsciente, ou à tout le moins d'interprétation erronée, demeure présent. Nous tentons le pari de l'honnêteté et de la fidélité à la parole et à la pensée des auteurs. Les textes sont, dans cette intention, relus et validés par les groupes et peuvent faire l'objet de plusieurs allers et retours entre eux et les membres du comité éditorial. (Eux-mêmes pour moitié membres de ces groupes.) Bonne lecture à tous... ■

Les membres du comité éditorial

Une rubrique pour donner à entendre une parole libre, une expérience personnelle – jusqu'à l'intime parfois – de personnes vivant ou ayant vécu des situations de pauvreté et d'exclusion. Ces textes peuvent avoir été écrits d'un seul jet de plume ou avoir fait l'objet d'une plus ou moins importante mise au travail en atelier d'écriture. Dans les deux cas, ils disent quelque chose qui touche à la vérité de l'être profond de leurs auteurs et invitent à un déplacement du regard.



À PROPOS DES AUTEURS

Quatre ans que *Les Alfabètes* écrivent et poétisent chaque mercredi entre les murs du centre d'hébergement d'urgence, rue Popincourt à Paris. Quatre ans que circulent leurs mots, tantôt à vif, tantôt rêveurs. Certains de leurs textes ont été interprétés à la MC93, au Théâtre du Châtelet et lors d'une représentation avec Arthur H à la Maison de la Poésie. Mené par Judith Perrignon, Yann Apperry et Donatien Chateigner, cet atelier d'écriture a été initié par la Maison de la Poésie et le Samusocial de Paris, avec le soutien de la Ville de Paris et de la Fondation Abbé Pierre. L'Apostrophe en publie ici une nouvelle série.

Quand on parle des souvenirs, on parle du passé, du bon vieux temps ou des mauvais temps. Quand il faisait gris et que l'âme se balançait, tel un radeau en pleine tempête à la merci des vagues d'une mer déchaînée. Les souvenirs s'entassent au fil du temps mais il m'arrivait de me demander où ils s'installent. Est-ce dans la mémoire, dans le subconscient ou peut-être quelque part ailleurs, dans un coin du cerveau. Ce coffre-fort archi protégé, mais pas complètement verrouillé, puisque, chaque fois le long de notre vie, un souvenir apparaît tel un éclair, une étincelle. Il vient, il part, il est là malgré nous. Il y en a des souvenirs qui nous rendent heureux, ils nous sont chers et nous accompagnent. Ceux-là, on y tient, on les aime, on se réfugie dans leurs bras, tel un enfant se jetant dans ceux de ses parents. D'autres souvenirs nous sont venimeux, on n'aime pas les rencontrer, même pas les frôler. Mauvais, moches, épineux, ils nous touchent malgré nous, nous piquent, nous font mal, nous font pleurer. Ces souvenirs cachés mais pas disparus nous font souffrir. L'image d'un événement triste, d'une personne dont le visage s'approche du démon. Diables sont les souvenirs qu'on chasse et qui insistent à faire leur apparition. Jamais attendus, ils débarquent à l'improviste, le bâton dans une main, le couteau dans l'autre. À les voir, la plaie s'ouvre, les yeux pleuvent, les larmes tombent, c'est le déluge. Mais il est des souvenirs qui guérissent la psyché. ■

G. Nadia



Consolation

Je me chante, chante dans le vent
Dans ce doux nectar du murmure
Je me perds et me perds en bord de mer
 Caressé par les oiseaux
 Qui emportent au firmament
 Mes désirs les plus fous
Je me roule, roule dans le creux des flots
 Sur le sable, je danse
 Je me boussole vers l'étoile polaire
Je me console sur les ondes de la radio
 Je me berce, berce
 Sur les rivages imaginaires. ■

Les Alfabètes

À PROPOS DE L'AUTEUR

Dominique Harinck est membre du comité éditorial de L'Apostrophe. Un de ses plaisirs est de regarder le monde à travers les mots, à travers ses mots.

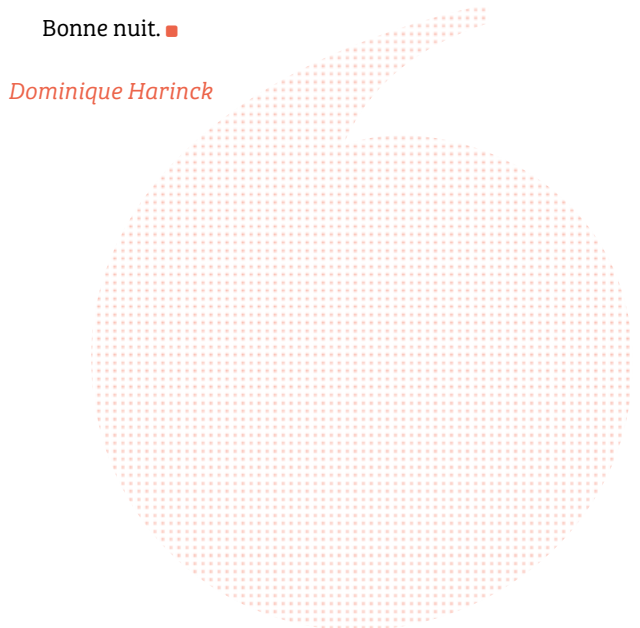
Nuit

Nuit,
Nuit que je ne puis te ravir.
Nuit, écho de tes soupirs.
Nuit, terre de tes insomnies.
Nuit, monde de mes rêveries.

Libérées, mes larmes montant vers le ciel
Retomberont en pluie de pétales blancs.

Bonne nuit. ■

Dominique Harinck



À PROPOS DE L'AUTEURE

Peintre vivant en Bourgogne, il arrive aussi à Annie Cohu de peindre le monde et les sentiments qu'il lui inspire avec le pinceau de ses mots.

Je crie ou j'écris

J'écris, c'est plus doux.
Le cri nous rend fous.

Crier parfois soulage
Écrire est plus sage.

La souffrance pousse au cri.
La détente revient si j'écris.

Souvent, bâton accompagne le cri.
Tandis que crayon modèle l'écrit.

Quand le cri nous extirpe la rage,
Manier l'écrit, nous traduit l'image.

D'un cauchemar, le cri est conçu,
D'une histoire, le cri est cousu. ■

Annie Cohu, 2021

La colère

La colère, mauvaise conseillère,
 Fit des siennes, une fois encore, hier.
 L'un, ne laissant parler, l'autre,
 Se persuadant de sa bonne foi !
 Se targuant, le bon apôtre,
 D'être le seul dans son droit.
 La révolte s'amplifie, gronde...
 Le ton dépasse l'entendement,
 Les grossièretés, d'un coup, abondent !
 Les propos deviennent tranchants.
 Chacun des deux, vidant son sac.
 S'emballant, la violence explose...
 Puis, l'insulte soudain claque !!!!
 Le plus ancien recevant la chose.
 La raison se dresse, faisant face.
 Au juvénile calmant l'ardeur !
 La sagesse alors reprend place,
 Le repentir amène un pleur !
 Parler, enfin, devint audible,
 Le calme ramenant l'écoute.
 Ce que naguère rendait impossible,
 Estompe aujourd'hui le doute.
 Les griefs de chacun s'apaisent,
 À la confiance, faisant place.
 Peu à peu, dissipant le malaise,
 Effaçant des rancœurs la trace.

 À mal être, il est bon quelquefois,
 Sans retenue, de vider son sac.
 Si d'aventure, malentendu s'installe,
 Brisons là et parlons franc.
 Évinçant tout de go le scandale,
 Ne laissant ni vainqueur ni perdant. ■

Annie Cochu, 2021

À PROPOS DE L'AUTEURE

L'écriture fait partie de la vie de Zoé depuis l'adolescence. Elle a beaucoup lu, et comme une évidence l'écriture a pris la suite. Zoé rêvait de devenir écrivaine. En 2006, la rencontre avec un metteur en scène et animateur d'atelier d'écriture a révélé Zoé dans sa force créatrice sensible. Elle met des mots sur ses maux liés à la maladie psychiatrique. Elle a publié Recto verso ou la raison d'être et La souffrance du minéral aux éditions "Parce qu'on est là" et HP BLUES aux éditions "Brut de béton production".

Gueule de bois

Mon âme est saoule, ivre et désœuvrée.
Ainsi, j'écris de plus en plus mal, ne m'en veuillez pas...
Accroché aux mots, mon esprit est dans le plus grand désarroi,
La pensée sommaire, l'écriture bonne à mettre à l'index.
Pour rompre le sortilège, je fais des gammes.
Que de dissonances!
Je suis épuisée de tant puiser dans le fond des maux
Le blues guette.
L'apostrophe se réduit à une potiche pour potache.
L'encre se pâme et cette godiche fait tache. ■

Zoé Z.

À PROPOS DE L'AUTEURE

Brigitte a composé ses poèmes dans le cadre d'ateliers d'écriture menés par l'association de réinsertion Le Pont à Paris (17e). Les textes rédigés par les personnes accompagnées ont été publiés dans le recueil D'une rive à l'autre.

Les mots

Les mots ont un pouvoir :
 Soit de me rendre heureuse, soit de me rendre triste.
 Parfois ils me trompent, ils me font croire à des illusions.
 Mais on les aime tellement
 Que nous ne pouvons pas nous passer de leur pouvoir.
 Ils sont pour nous vitaux, comme l'espoir.
 Ils me soulagent me font sourire et même pleurer.
 Et quand tout va mal,
 Ils me donnent cette force pour continuer à y croire.
 Rien n'est plus puissant que les mots.
 Ceux qui sont bien placés font tellement de bien
 Et ceux qui sont mal choisis peuvent nous gâcher la vie à jamais.
 Par un mot, on peut tout oublier
 Et également, par un mot, on peut tout abandonner
 Et envoyer balader.
 Les mots sont des armes
 Apprenons-les pour répandre
 La douceur, la bonté et la paix autour de nous. ■

Brigitte, septembre 2012



La peur

Nous n'avons pas peur du noir !
Nous avons peur de ce que nous pourrions trouver dedans.
Nous n'avons pas peur de la hauteur !
Nous avons peur de tomber.
Nous n'avons pas peur des gens autour de nous !
Nous avons peur d'être rejetés...
Nous n'avons pas peur de l'amour !
Nous avons peur de ne pas être aimés...
Nous n'avons pas peur de lâcher prise !
Nous avons peur de voir les choses telles qu'elles sont...
Nous n'avons pas peur de recommencer !
Nous avons peur d'être blessés à nouveau...
Fin ■

Brigitte, août 2013

Mon ami, le vent

Vent, mon ami,
Emporte mon chagrin et mes angoisses loin de moi,
Car, parfois, j'ai le souffle coupé
Ils sont si lourds à porter.

Vent, mon ami, souffle dans ma tête,
Pour que mes pensées et mes idées noires s'envolent
Car elles me font perdre l'espoir.

Vent, mon ami,
Sèche mes larmes,
J'ai vécu trop de drames
Et elles ne savent plus comment s'arrêter.

Alors, vent, mon ami,
Souffle sur moi une tempête de joie,
Pour apaiser mon cœur. ■

Brigitte, octobre 2015

EN COMMUN

La culture, pour quoi faire ?



GAËL KERBAOL / SCCF

Dans les pages qui suivent, vous allez lire un « plaidoyer pour la culture de tous ». Il a été écrit de janvier à mars 2024 par un groupe de personnes réunies autour d'une table au *P'tit café*, endroit associatif du Puy-en-Velay (Haute-Loire), chaleureusement aménagé par l'artiste local Nicolas Savoye.

« *La culture... Pour quoi faire?* » Telle est la question malicieuse que leur a proposée le comité éditorial de *L'Apostrophe*.

Ce sont des personnes qui ont une expérience de la précarité. Pour certains, une expérience de ce qu'on appelle la grande précarité, c'est-à-dire la rue. Pour d'autres, une expérience des difficultés sociales et aussi psychiques. Alors on aurait pu se dire: « *Pour quoi faire, la culture? Qu'est-ce qu'on en a à faire?* » Mais non. Ces personnes vivent aussi pleinement l'art et la culture. Elles témoignent, dans les pages que vous allez lire, de cette « culture de tous », distincte de la revendication d'une « culture pour tous ». Ces gens possèdent déjà une culture et ils la développent. Ils n'attendent pas qu'un accès leur soit apporté de l'extérieur, d'en haut, d'un autre lieu, censé être plus légitime.

Ils ont *en commun* une expérience notable qu'ils ont eu à cœur de raconter. Un collectif nommé « Dis-moi » propose divers ateliers de pratiques artistiques encadrés par des artistes professionnels locaux. Ces ateliers accueillent de nombreuses personnes qui manquent d'un espace d'expression, du fait de la précarité, de la pauvreté ou de l'exclusion. Une fois par an, à l'occasion de la Journée mondiale du refus de la misère, un spectacle est monté au Puy-en-Velay. C'est ainsi qu'ont été créés *Le bateau cool*, *Patchwork* ou *Qui se plante pousse*. Toutes les personnes assises autour de la table sont associées d'une façon ou d'une autre à l'aventure de « Dis-moi » en tant qu'autrice, auteur, acteur, actrice, conteuse, danseur, chanteur, spectateur ou même coordinatrice.

Toutes ces personnes n'ont pas la même expérience de la culture. Celle-ci dépend d'où elles viennent. Alors, pour répondre à la question, chacun a expliqué d'où il venait. À la lettre, les personnes ont écrit où elles étaient le matin au réveil. Elles ont dit quel trajet elles avaient emprunté pour arriver jusqu'au *P'tit café*. Et aussi, en remontant plus loin dans le temps, chacun a été invité à dire, à sa façon, dans quel milieu il avait grandi et à quelle occasion il avait eu des expériences artistiques et culturelles marquantes.

Le tout – ces trajets matinaux, ces biographies et le plaidoyer – constitue un autoportrait de ce groupe.

Ce sont des hommes et des femmes qui pratiquent l'art, qui se cultivent, que la culture émancipe, dont la puissance d'agir augmente, manifestement, indéniablement : la joie partagée en est le signe irréfutable. Il a un charme fou, ce groupe, il ne se laisse pas réduire, enfermer, c'est un groupe en mouvement, dont le mouvement est croissance, poussée, levée. Soulèvement? ■

Ismaël Jude

Dis-moi... d'où tu viens !

Véro, Flore, Édouard, Zoé Z, Franky, Renée, Dominique, Ismaël, Jade, Marie-Christine, Sandra, André et les autres... convergent vers le même lieu. Récit de cheminements vers la culture de tous et de chacun.

Dominique a mis le réveil sur son téléphone à 6.00 AM. Cela veut dire qu'aujourd'hui, il est en mode mission et action. Il participe à un atelier d'écriture au Puy-en-Velay, près du marché couvert. Donc, il se réveille. Un quart d'heure avant. Il n'a pas trop l'habitude de se lever avant le soleil. Il a vingt minutes de marche pour arriver à la gare de Brioude. Édouard s'est levé à 7 heures 30, il a bu son café et fait ses publications du matin sur Facebook.

Véro et Édouard (très en avance)

Véro s'est réveillée sans réveil, comme d'habitude. Elle n'habite pas loin du *P'tit café* et devait ouvrir le lieu, vu qu'elle en a la clef en tant qu'animatrice de réseau du Secours Catholique. Elle devait régler le thermostat pour qu'il ne fasse pas froid comme la dernière fois. Lorsqu'elle a ouvert le *P'tit café*, elle a vu qu'il faisait bon. Elle a tout de même mis le chauffage et elle s'est aperçue que *bougre de douille*, elle n'avait pas pris la cafetière, ni le sac avec le matériel. Voilà, c'est ça d'être amoureuse, ça vous fait oublier votre cerveau dans le placard. *No panic*: elle téléphone à Flore, la coordinatrice de l'association « Dis-moi », pour voir si elle passe à la délégation du Secours Catholique. Elle attend la première personne qui entrera. La première personne qui se présente est Édouard, arrivé très en avance. Édouard vient d'en dessous de la cathédrale, il arrive

ce matin à 8 heures 45. L'état dans lequel il est ? Heureux de venir avec l'objectif de passer une bonne journée en compagnie des autres. Il est accueilli par Véro, qui lui confie la boutique pendant qu'elle va chercher les affaires manquantes. Elle a déjà commencé à mettre la pièce en place. Elle confie à Édouard le soin de finir et d'accueillir les premiers arrivants. Édouard installe les tables. Il passe un coup de téléphone et ensuite Ismaël arrive, avec sa bonhomie, et ils conversent sur pas mal de sujets. Édouard est à l'atelier d'écriture grâce à Flore qui lui en a parlé.

Flore, Zoé Z, Ismaël et Franky (qui a loupé son train)

Flore enfle ses chaussures et elle sort. Elle entre dans sa voiture, *merde*, le pare-brise est gelé, la pluie est verglaçante. Elle se dit que la route sera glissante, elle est en retard, *pas de stress*, elle arrivera tranquille ! Édouard et Ismaël sont là ce matin à l'arrivée de Zoé Z, qui entre dans le *P'tit café*. Elle se croit en avance mais eux deux sont là bien avant elle. Elle se dit qu'ils ont dû mettre les tables car elles étaient en place avant sa venue. Édouard est heureux d'être parmi les autres ce matin. Véro marche vivement jusqu'aux locaux du Secours Catholique. Elle répond en même temps à Franky qui a loupé son train. Elle repart avec un sac lourd et un rouleau de *paperboard*. Elle est en mode robot. Elle ne se laisse pas distraire. Elle passe la porte,

constate que Zoé Z et Ismaël sont arrivés. « *Véro contredit ma logique, se dit Zoé Z. Elle était partie et la voilà revenue. Cependant, elle nous sauve la mise. Elle a eu la grande initiative de mettre le chauffage en route. C'est chouette d'être en avance, je peux faire une sieste dans ce fauteuil près du radiateur.* » Car, « *à la levée du corps d'aujourd'hui* », Zoé Z ne s'est pas écoutée, elle a opté pour le réveil forcé dès l'ouverture des yeux. Il lui fallait rapidement être présente à l'atelier. Elle était dans la joie anticipée de cette rencontre et elle a bu son lait d'amande au pied du lit avec la conviction qu'elle allait parfaitement bien le digérer. Bien sûr, comme tous les matins, c'est la bataille de la mise en route stomacale avant celle qui est viscérale, et jusqu'à une surchauffe encéphale.

Renée (qui s'égare si souvent) et Dominique (aussi)

Le réveil de Renée est enviable après un sommeil enviable. Mémoriser, mémoriser avec peine. Consulter sans cesse son petit agenda. Elle a envie de se goinfrer de croissants et il faut qu'elle lutte pour oublier ça. Elle se sent en retard tout le long du chemin. *Le P'tit café*, un lieu enviable grâce à la bienveillance de l'accueil.

Le bois de Bonneterre avec la pantouflierie de ses chaussures de marche sur le chemin. Étrangement, quand Dominique arrive à la gare de Brioude, personne n'est présent sur le quai. Un signe. Il se dit que Franky qui vient avec lui ne viendra pas. Il monte donc dans le wagon. Le contrôleur lui dit : « *Bonjour, votre titre de transport, SVP.* » À Langeac, il doit prendre un bus pour Le Puy-en-Velay. Il y a encore de la neige en altitude. Mais moins que la semaine dernière. Et, surtout, il ne voit pas le soleil dans le ciel, mais il fait moins froid quand même. C'est bon à prendre. Arrivé au Puy-en-Velay, il a encore un quart d'heure de

marche. Il n'est pas sûr du chemin. Il s'égare si souvent. Heureusement, une gentille dame lui indique la voie. Puis, il reconnaît l'itinéraire. Il ne s'est pas perdu. Et il a même dix minutes d'avance, le temps de fumer une cigarette. Renée arrive, en pensant être en retard, et dit « *Bonjour* » à Dominique. Il ne se souvient plus de son prénom. Pourtant, il sait qu'il le sait. Lui qui aime toujours se rappeler. Mais bon. Renée et Dominique attendent dehors.

Flore, Jade, Véro, Édouard, Zoé Z, Renée, Dominique et Marie-Christine (prête à sortir de son nid)

Flore arrive au Secours Catholique et se gare. Jade, l'étudiante qui y travaille en alternance, n'est pas arrivée, il n'y a pas sa voiture. Flore prend son sac à dos et part au *P'tit café* à pied. Elle aperçoit Véro, qui l'attend avec le café ; à droite, Édouard, fier de montrer sur son ordinateur une partie du spectacle où il danse à Ismaël, curieux. Flore avance pour sortir le café, tiens, Zoé Z dort

dans le fauteuil contre un rideau qui sépare la pièce. Elle la réveille en la surprenant par son « *Bonjour* » étonné.

Véro fait le café et Renée, qui vient d'arriver, lui dit cette phrase qui fait écho à ses pensées

« Il ne se souvient plus de son prénom. Pourtant, il sait qu'il le sait. Lui qui aime toujours se rappeler. Mais bon. Renée et Dominique attendent dehors. »

intérieures et vient la nourrir : « *Je me vante d'être humble.* »

Nous recevons de tous et nous sommes tous savants.

Après avoir repoussé dix fois ses réveil, Jade réussit à sortir de son lit pour se diriger vers sa cuisine, là où l'attend son café. Elle décide ce matin-là d'en faire deux, après la nuit qu'elle a passée. À l'entrée du *P'tit café*, elle aperçoit Édouard, Dominique et Renée.

Marie-Christine est prête pour sortir de son nid. Elle vérifie par la fenêtre s'il pleut, afin de prévoir un parapluie... Mais non, pas la peine, elle ne va pas s'embarasser d'un objet qu'elle perd une fois sur deux, pour l'avoir oublié en partant.

Sandra, Dominique, Édouard et les autres

Sandra constate elle aussi que le temps s'est radouci ce matin-là, l'humidité persiste, mais c'est d'un pas léger qu'elle s'élanche vers le *P'tit café*. Les rues sont calmes et il est bon d'aller faire des choses que l'on aime. Écrire tout haut ce qu'elle pense tout bas. Au fil des pavés, elle entrevoit déjà l'atelier. Quel plaisir de retrouver ce groupe d'écrivains, ce groupe de copains ! Partage d'un moment précieux, celui de se réunir pour penser, parler, écrire, échanger. Elle se sent alors dans son univers fait d'argile et de verre, où les mots deviennent sa forteresse. Et l'amitié de chacun devient un donjon qui surplombe les épreuves et les inquiétudes du quotidien. Les jours défilent. Quand arrive le mardi, un sentiment de joie l'anime alors. Joie de se sentir ensemble, unis, réunis dans cet espace de bienveillance et d'expression. Elle arrive, elle monte les escaliers, salue Ismaël, Édouard et les autres avant d'entrer au *P'tit café* où l'ambiance chaleureuse et conviviale la fait se sentir être quelqu'un.

L'écriture est un soleil, une lumière qu'ils partagent autour d'une table faite d'amitié et de richesses. L'art et la culture, que de choses à modeler et à construire, sont un édifice. C'est un pur plaisir – son rêve, son désir – que d'écrire depuis toujours. Cet atelier est un cadeau, un pas d'artiste, un pas d'écrivain vers l'immense toile des mots et des pensées.

Dominique a envie d'un café. C'est un rituel pour lui à tout moment de la journée, et de la soirée aussi, d'ailleurs. Il sent que c'est le

moment d'entrer. « *Let's go!* » Il prend une courte inspiration et franchit la porte.

Marie-Christine et André ce matin (un lapin)

En chemin, Marie-Christine remarque que les magasins sont fermés. Dans les vitrines, les objets sont soldés. Elle arrive vers la place où se trouvent ces magnifiques halles qui ont ouvert l'an dernier et qui font l'objet de polémiques sur la place du Puy-en-Velay. À l'angle de la place, elle aperçoit André qui lui fait un signe de la main auquel elle répond de la même façon. Elle connaît un peu André car ils participent tous deux à l'atelier théâtral de l'association « Dis-moi », depuis trois années. Elle apprécie sa façon de jouer, elle le trouve très fort !

Ce matin...

« – *Un lapin* », ponctue André.

André s'est préparé à se rendre à l'atelier d'écriture et de culture, il est sorti de chez lui à 9 heures 15. Dans la rue, il n'a pas croisé de chasseurs mais des chats. Sur les boulevards, il n'y avait pas grand monde, et peu de circulation automobile. Il a pris un petit chemin à travers un bois qu'il aime bien et qui le détend ; néanmoins, cela l'a mis en retard. Il se trouvait plutôt calme. La chaussée était détrempeée. Arrivé au *P'tit café*, il a aperçu Marie-Christine derrière lui, ils ont un peu discuté, puis ils se sont engouffrés dans le *P'tit café*. Tout le monde était là, sauf Franky. L'accueil était comme d'habitude chaleureux, et voilà qu'Ismaël leur demande de se mettre à l'ouvrage d'art.

Tranquillement, toutes et tous s'installent, tout le monde a l'air joyeux. ■

« L'écriture est un soleil, une lumière qu'ils partagent autour d'une table faite d'amitié et de richesses. L'art et la culture, que de choses à modeler. »

Autoportrait d'un groupe

On a besoin
De sculptures pour pouvoir les caresser
du regard ou même de la main,
si ce n'est pas interdit,
D'architectures pour construire nos maisons
que l'on va habiter avec nos petits,
De spectacles pour s'endormir devant,
si on n'a pas fait la sieste,
De poésie rieuse pour se relever
d'avoir trop été abattue,
De littérature que l'on entreprend soi-même,
au point de se fêler en quatre pour s'y mettre,
De voyages au cœur de soi-même,
pour se les remémorer avec grand plaisir,
ou dans les pays pauvres, pour chercher
à échapper à la souffrance
des bêtes et des gens,
Voir les Orientaux, petits et grands,
danser leurs danses orientales,
Entendre les musiques à nous destinées,
sinon apprendre à les découvrir
pour les faire nôtres.

Renée



CHRISTOPHE HARGOUËS / SCCE

Dominique: « La culture me rend vivant »

De Saint-Omer à Brioude. Du droit à la création. Autoportrait

Once upon a time a little big Dominique est né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), le 12 mai 1971. Ses parents étaient agriculteurs à Bayenghem-lès-Éperlecques. Il fréquenta le collège Saint-Bertin de Saint-Omer, un endroit où la discipline était de fer et où la religion catholique était tout. Orphelin de père à 9 ans, le monde lui est tombé sur la tête. Et surtout, il se demande: « Pourquoi moi? » Quel dommage! L'amour qui unissait ses parents était un modèle étalon or. Peu vu depuis, hélas. Il était un élève modèle, ayant capté que c'était ce que l'on attendait de lui. Il ne se sent pas vraiment catholique, mais il a remarqué que la religion le suit. Il a vu la société tellement changer. Et le monde aussi. Sidérant!

Ensuite, il a déménagé à La Hestroye-Alette, un hameau où il y a plus de vaches que d'habitants. Il n'a pas choisi ce qu'il voulait être. D'ailleurs, il ne demandait rien. Il a simplement suivi la voie qu'on lui avait indiquée. Le chemin semblait déjà tout tracé: baccalauréat, sciences économiques, Université de droit à Lille II puis à la Faculté du littoral à Boulogne-sur-Mer. Il a décroché une maîtrise en droit. Puis il est parti sans rien dire à personne. Comme ça. Froidement et surtout sans explications. Il est devenu un vagabond en quête de vie et d'Absolu.

« Ses premiers contacts avec la culture: le cinéma et les livres. C'était son évasion à lui. »

Mon évasion à moi

Ses premiers contacts avec la culture: le cinéma et les livres. C'était son évasion à lui et, en même temps, un univers qui lui parlait et lui donnait un supplément d'âme. Par-dessus tout, il y a vu de la magie.

Il a fait trois grands voyages dans des pays d'Asie, dont l'Inde. Une grande expérience. Il se souvient des pujas à Varanasi (Bénarès) au moment du lever et du coucher du soleil. Il sent encore l'odeur de l'encens et de la bouse

de vache. Il voit encore les couleurs vives des guirlandes de fleurs et le Gange, ce fleuve qui traverse l'Inde d'ouest en est. Mais, là-bas, l'émanation de Shiva, un des dieux du panthéon hindou,

l'a marqué. Qu'est-ce que cela a pu briller dans sa tête et aux alentours aussi! Ces moments-là, il les adore!

« – C'est ce que je cherche, en vérité! »

Arrivé à Brioude en 2017, Dominique découvre un atelier d'écriture, dans les locaux du Secours Catholique. En réponse à la question: « Dis-moi où tu vis? », il a écrit un texte qui a été publié dans un fascicule. Chemin faisant, Dominique a intégré le comité éditorial de *L'Apostrophe*.

« – C'est une super revue. Autant dans sa conception que dans son objectif: "Viure et penser ensemble". »

Le comité est composé de personnes salariées au sein du Secours Catholique et de bénévoles ayant vécu la précarité. Enfin, il tend à prouver que la culture est à tous et un moyen d'expression pour chacun.

Dominique se souvient aussi avoir participé à un spectacle de lecture à haute voix de textes tirés de différents numéros. Une comédienne de Paris, Mireille Roussel, est venue modeler le spectacle. C'était ludique et instructif. Dans le cadre du festival « C'est pas du luxe » à Avignon, en 2022, ils ont rejoué le spectacle dans les rues pour les passants.

« – Ça fait drôle d'être sur scène, à faire quelque chose qu'on n'aime pas faire normalement puis de découvrir qu'on aime, en fait. Comme si la chose était là, tapie dans l'ombre depuis toujours, à nous attendre. »

Dominique s'est senti vivant. Et cela était bon. Il a ressenti des choses sur et dans son corps. La vie l'a tué mais il n'est pas mort. Tout ce qu'il a vécu est encore bien vivant en lui. CQFF (Ce qu'il fallait faire). Il se décrit comme intouchable ; et, pourtant, il cherche l'émotion chez l'autre. C'est son truc à lui.

Ça ne ment pas, les yeux

Un souvenir. C'était lors de la projection du spectacle *Le bateau cool* au Puy-en-Velay, il y a quatre ans, organisée par « Dis-moi » dans le cadre de la Journée contre la misère. C'était poétique, profond et léger à la fois, drôle et sérieux. C'était une adaptation du *Petit prince* revu par un metteur en scène et joué par une troupe d'amateurs. Tout le monde a applaudi à l'unisson à la fin. Mais ce qu'il retient surtout : la lumière dans les yeux des gens qui ont vu. Ça ne ment pas, les yeux, hein ? Enfin. Ils ont été touchés et émus à la fois. Joli tableau. Un pur moment à emporter. Et, pour Dominique, une bonne soirée passée.

« – Des émotions que je peux enfin faire miennes. Merci, au fait ! C'est ce que j'aime,

je crois. Tout simplement. Une émotion sincère et, plus que tout, un moment partagé. Je crois que c'était de la joie. En fait, ce spectacle était comme un voyage. Une introduction qui nous prend par la main et qui nous propose de plonger dans l'aventure. Comme ça. Plouf ! Sortir de soi-même et s'évader font un bien fou. Je crois que c'est la force du collectif : un esprit peut se relier invisiblement aux autres. Et, plus que tout, j'aime quand

la beauté s'invite dans le regard et que la quiétude m'envahit et m'emmène. Ouech ! Mission accomplie ! »

Il ne sait pas si ses yeux étaient humides, ce soir-là, mais il y

avait un coin de soleil qui réchauffait son âme, cette nuit-là. Comme un joli clair de lune en vérité.

« – Un clair de lune à Maubeuge, comme chantait Bourvil, trop tôt disparu. Une terre où les gens ont un cœur en or. Une terre de souffrance, de pudeur et de soleil aussi. »

Être vivant

Reconnaître la culture de chaque personne lui permet d'être digne et donc de se retrouver avec elle-même. La culture est aussi comme un espace-temps pour la personne. Comme un signal. On peut ouvrir une porte et découvrir ou inventer les choses qui sommeillent en nous. Grâce à l'art, on rit, on pleure, on s'extasie, on se révolte, on s'interroge. On se sent compris ou différent mais, à chaque fois, on s'exprime. Et cela, c'est être vivant.

C'est plus facile de s'exprimer dans un cadre où tout semble être possible, comme la culture. C'est abstrait et concret à la fois. La culture, c'est oser décaler notre regard, oser voir les choses dans leur complexité, telles qu'elles sont. « – L'important est dans le regard. »

La culture permet d'affirmer nos identités et, en même temps, de reconnaître toutes les diversités. « – Chaque individu est une couleur différente qui compose la palette

humaine. Et qui attend la lumière pour pouvoir enfin briller. » (dixit Flore)

On a tous besoin de s'évader, de sortir de sa condition humaine pour retrouver l'essence de l'existence. La religion pourrait remplir ce rôle mais il faut éprouver une foi sincère et constante. Donc, on cherche ailleurs. Et quel autre meilleur refuge que la culture ou les différents domaines artistiques. Cela doit être une démarche personnelle et spontanée. Il ne faut jamais pousser quelqu'un vers

une matière artistique (théâtre, musique, peinture, etc.). La personne doit « s'essayer à l'art » et percevoir comme un écho en elle. C'est un cheminement *intuitu personæ* (« en considération de la personne »). D'ailleurs, la culture est à mettre en parallèle avec la vie : c'est un chemin que l'on doit arpenter seul, en attendant ce sacré moment où l'on comprend enfin ce qu'on fait et pourquoi on le fait. Et là, *boum boum boum*, le rideau s'ouvre. Bonjour, l'artiste! ■



Sandra : « L'art m'a sauvé la vie »

C'est d'abord la lecture qui a nourri la vie de Sandra, puis l'écriture et aujourd'hui l'expression théâtrale. Et demain reste à écrire.

André : – Bonjour Sandra.

Sandra : – Bonjour André.

André : – Dans le cadre de l'atelier d'écriture et de culture organisé par l'association « Dis-moi » et ses partenaires, je suis chargé de faire ton portrait, acceptes-tu que je t'interviewe ?

Sandra : – Oui, avec plaisir.

André : – Première question : où es-tu née ?

Sandra : – À Lyon, j'ai grandi dans le béton et le bitume dans un milieu ouvrier, il y avait peu de place pour l'art et la culture, je faisais face aux raffineries de pétrole de Pierre-Bénite.

André : – Quel âge as-tu ?

Sandra : – 52 ans.

André : – Comment as-tu découvert l'art et la culture ?

Sandra : – J'ai découvert la culture en premier lieu à l'école. L'émerveillement de découvrir des étagères pleines de livres. J'ai appris à lire précocement, j'ai passé des heures à dévorer des livres, des journées entières dans ma chambre avec les mots écrits, la poésie. Quel bonheur dans ma vie d'enfant de découvrir par la suite le sanctuaire des livres, la bibliothèque ! Quelle vision vertigineuse de chaque rayon de livres aussi divers que variés ! Une véritable ouverture sur le monde, vers une dimension bouleversant toute ma vie.

À 10 ans, j'ai quitté Lyon pour aller à Avignon. Années révélatrices où j'ai commencé à prendre ma plume vers l'âge de 11 ans. L'écriture devient alors quelque chose de vital pour moi, d'indispensable. Au fil de mes

textes, je ressens une évasion, une fuite de ce monde bruyant et agressif. Les livres ont été un tremplin dans mon enfance, un bond vers l'expression de moi-même.

André : – Comment as-tu atterri au Puy-en-Velay ?

Sandra : – Je suis arrivée au Puy en 1991 grâce à une amie d'enfance. Ce fut comme une fuite, un exil. J'ai donc poursuivi ma passion pour la lecture et l'écriture. Mon rêve est d'être publiée un jour. Du haut de mes 20 ans, je m'exile au Puy-en-Velay et je deviens alors Sandra. C'est une émancipation, une libération ! Je suis enfin digne d'être moi-même !

André : – Comment as-tu connu le collectif « Dis-moi » ?

Sandra : – J'ai été hospitalisée quelques jours et c'est alors qu'une personne de l'association m'a donné un flyer de « Dis-moi ». Quelle découverte ! Je me suis donc inscrite aux activités – c'est pour moi l'accomplissement d'une passion artistique. J'ai choisi le théâtre, pour relever un défi, accepter le regard des autres et m'exprimer sur scène : monter sur les planches est pour moi une révélation. La culture m'a permis de me découvrir. La musique, la danse, la peinture, la sculpture, tous les arts qui me fascinaient depuis l'enfance étaient un rempart infranchissable.

Un jour, un moment, un endroit... C'est inattendu. Une couleur rouge apparaît, réchauffant les murs blancs de l'hôpital. C'est un petit dépliant que je découvre avec émerveillement. Un bout de papier qui va changer

ma vie entière, y donner un sens de manière artistique et dans le partage. Je ne suis plus dans le silence de l'écriture ou de la lecture, je suis sur les planches, telle une revanche. Je suis sur la scène et déclame haut et fort chacun des mots que j'écris, je suis en vie. Mes mots prennent forme, prennent vie grâce à des personnes extraordinaires et à une association qui m'a dit: « Dis-moi! » De la danse à l'écriture, en passant par le bricolage, je découvre l'atelier de théâtre. C'est une révélation, un défi envers moi-même, contre le regard des autres. Pourtant je réalise la beauté des yeux qui me voient,

la richesse des regards qui se croisent. Tout cela grâce à l'association « Dis-moi », constituée de gens extraordinaires et dévoués, nous ouvrant, nous offrant une porte qui s'ouvre sur l'art, la culture. Une fenêtre qui laisse entrer la lumière, la chaleur, l'amour et la vie. L'art m'a sauvé la vie. Oui, « Dis-moi » m'a tout dit. André: – Eh bien, Sandra, je te remercie de cette intervention et te souhaite de brûler les planches pendant longtemps. Sandra: – Eh bien merci, André, sache que je vais, de ce pas, te refaire le portrait. ■

André: « Sur scène, j'existe pleinement »

Grâce à l'éducation populaire, André fait la rencontre du théâtre. Et se construit pour la vie.

Je vous présente André: quel homme charmant et discret, à la fois tellement vivant, admirable sur les planches de la scène théâtrale! Natif du Puy-en-Velay, il a aujourd'hui 65 ans, pourtant il en fait 40! Riche de sa bonne humeur et de sa bienveillance, André va voyager vers d'autres territoires, il vivra dans la ville de Lyon, puis de Paris, au Québec et même à Bucarest. Quel petit *globe-trotter*! Issu de famille ouvrière, il franchit pourtant les frontières!

Un père communiste qui jouait déjà du Molière, véritable inspiration pour André qui réalisera plus tard son ascension vers le théâtre. Entouré de frères musiciens et de sœurs musiciennes, il évolue avec l'art des uns et des autres. Et c'est donc dans une remise qu'André, alors âgé de 9 ans, commence à jouer. Quel endroit surprenant: derrière les planches, caché des regards, il passe des heures à jouer! Le théâtre déjà, mais aussi les cow-boys et les Indiens avec les copains.

À cette époque, André bénéficie du programme Léo-Lagrange en faveur des plus démunis. L'éducation populaire lui offre alors une ligne directrice, un élargissement, une ouverture merveilleuse sur le monde artistique qui va bouleverser toute sa vie.

« Monter sur scène lui procure le sentiment d'exister pleinement. Il se sent bien pour la première fois. »

« Je me sens bien pour la première fois »

L'éducation populaire offrait à l'époque plusieurs ateliers artistiques, dont le théâtre qui a conquis André. Il saisit sa chance pour la première fois en 1990. Il se sentait de tout faire, s'exprimer, rire. Monter sur scène lui procure le sentiment d'exister pleinement. Il se sent bien pour la première fois.

Dans une salle communale, les enfants étaient réunis en dehors des temps scolaires. C'était une chance. Certains profs et certains artistes se déplaçaient dans les quartiers les plus défavorisés pour partager avec les enfants leur savoir, leur art et leur culture.

L'éducation populaire procure à André une immense liberté transcendant les murs vertigineux des classes sociales.

C'est grâce à cela qu'André a pu accéder à la beauté de l'art et de la culture, et grandir, s'épanouir. Ses préférences se tournent vers le théâtre comique et absurde. Ayant foulé les planches une grande partie de sa vie, André fréquente la Comédie de Saint-Étienne, en passant par deux ans d'école de théâtre. Enfant, il fut même ce qu'on appelle un « acteur de complément local » employé pour compléter les équipes lors de tournages de cinéma.

Quel parcours, quel artiste, cet André ! Fidèle à l'éducation populaire, la culture ne doit pas être, selon lui, une pratique élitiste mais un art qui se partage.

« *Aux truies...* »

Il a connu la culture grâce au théâtre, cela lui a permis de se découvrir, de découvrir ce qu'il avait vécu dans son enfance, qui a refait surface. Cette culture lui avait été inculquée par sa famille mais, il ne sait pour quelle raison, elle a été enfouie aux tréfonds de son être. De ce fait, grâce au théâtre, non seulement cette culture a ressurgi et, en outre, cela lui a permis de connaître d'autres arts et de les partager avec autrui... « - *Aux truies? Non, pas au cochon! Je ne peux pas m'empêcher de dire des conneries!* »

André le marrant, André se sent vivant. Il a connu la culture par le théâtre, il y a qua-

rante ans. Il effectuait un stage Bafa (brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur), il n'y avait que deux possibilités, soit faire du sport, soit faire du théâtre. N'ayant pas d'aptitude aux sports, mis à part la randonnée, il a choisi le stage de théâtre. D'où l'idée de se lancer dans ce domaine plus tard, de manière assidue, tout en gardant du recul par rapport à la réalité.

C'est grâce à sa compagne Florence qu'André rencontre « Dis-moi ». Il remonte alors sur les planches, soutenu par les cours des metteurs en scène Franky et Zahia. Des professeurs en or, des spectacles fabuleux, la lumière, le son, la chaleur du public... C'est une renaissance pour André. Et c'est un ravissement de le voir jouer et entrer dans son personnage tantôt comique, tantôt burlesque. Quel talent, quel parcours d'artiste ! En un mot : quel homme ! ■

On a besoin...

On a besoin de livres dont les pages se tournent une à une, pour nous emmener vers des aventures, vers d'autres cultures, d'autres paysages, vers d'autres vies!

On a besoin de livres pour s'instruire mais aussi pour le plaisir de s'évader, de s'inventer, de s'inspirer!

On a besoin de théâtre pour les acteurs, pour le décor, pour l'expression de chaque mot à travers un personnage, un scénario. Spectacle vivant, unifiant l'art et l'humanité!

On a besoin de films, ce septième art qui nous transporte, sur grand écran, vers des contrées extraordinaires, des intrigues, des drames. Témoignages de vie aussi, à travers le cinéma.

On a besoin de spectacles pour rire, se divertir, pour être ensemble, partager, oublier les soucis du monde, émerveillés par le talent des comédiens, les couleurs, les lumières de la scène!

On a besoin de bibliothèques où, en ouvrant la porte, se dressent des dizaines, des centaines de livres! Nous pouvons aussi apprendre, voyager, imaginer, découvrir, nous enivrer d'histoires passionnantes ou dramatiques!

On a besoin de musées pour observer le passé et voir l'empreinte de nos ancêtres, de toutes ces époques qui se succèdent, de l'âge de pierre jusqu'à aujourd'hui. Les musées sont les bijoux du passé!

On a besoin de danse pour la grâce qu'elle apporte, la beauté des corps qui s'enlacent et se meuvent au rythme des notes. Quelle beauté des corps qui s'unissent pas à pas, main dans la main, en suivant la cadence de la danse!

On a besoin de sculpture, ce travail, cette magie de la matière vivante devenant des œuvres d'art! ■

Sandra



Édouard : « La culture, c'est chanter : une sacrée ouverture sur soi »

Son premier récital, à 7 ans, engage Édouard sur la voie du chant qui l'aide à affronter la vie depuis plus de trente ans.

Édouard est né en 1985 à Compiègne (Oise). Sa maman femme de ménage doit arrêter de travailler en 1988 à cause d'une hernie discale. Son papa était chauffeur routier international. C'est une famille recomposée de trois sœurs et un frère qui n'ont pas de lien avec Édouard. Il a fait la découverte du chant et de la musique très tôt : à 7 ans, il fait son premier récital. Le papa aimait Johnny Hallyday et la maman Michel Sardou, entre autres chanteurs de variété français. Son apprentissage du chant s'est effectué en autodidacte. Il écoutait de la musique sur cassettes et CD. Avec la vidéo, il apprend à y joindre des gestes.

Sa première expérience artistique remonte à 1994, il était alors en CM2. À l'école, la prof de chant leur apprend la chanson de Jacques Brel : *Quand on n'a que l'amour*. Il la chante *a capella*. Il obtient la reconnaissance de sa mère qui l'applaudit et essuie une larme. Une autre expérience est celle d'un karaoké en Seine-et-Marne. Son papa avait chanté avant lui *Le chasseur* de Michel Delpech. Le choix d'Édouard dans les cahiers de chant va vers Johnny Hallyday : *Ne m'oublie pas*. Les spectateurs ont beau-

coup applaudi et son papa était ému, lui aussi. Édouard s'est donc senti un minimum reconnu ce jour-là.

Son père disait de lui qu'il était « *un bon à rien* ». Il est aujourd'hui décédé. Édouard considère qu'il est seulement son géniteur.

« Quand on n'a que l'amour. Il la chante a capella. Il obtient la reconnaissance de sa mère qui l'applaudit et essuie une larme. »

Édouard lui-même n'arrive pas à s'extasier sur ce qu'il fait car il ne se sent pas légitime par rapport à la société. Il est un chanteur de variété et de mélodies qui tirent les larmes. Il plaît aux femmes en chantant.

Sa voix grave, à la façon de Johnny Hallyday ou Garou, est due à la cigarette : vingt cinq ans de cigarettes.

L'histoire d'une vie

Pour lui, la culture, c'est chanter. Il fait cela depuis plus de trente ans. Il a cette passion, cela n'est malheureusement pas son métier. Il est éveillé et heureux quand il chante. La culture est une sacrée ouverture sur soi. À chaque chanson qu'il interprète, il s'investit, il incarne ce qu'il chante. Un titre de Johnny, il va l'incarner dans la gestuelle mais aussi dans la voix.

« *C'est l'histoire d'une vie. J'ai découvert en moi que le fait d'être sur scène me permet d'être un minimum reconnu. J'ai un senti-*

ment de plénitude d'externaliser la voix que j'ai dans mon corps. Mon histoire de vie reflète tout à fait cela. Cette passion du chant m'envahit. Chaque mot, chaque mélodie m'envahit vraiment, me submerge de joie et d'émotions. Je mets toute mon âme dans une chanson. Chaque geste peut donner soit un rire, soit une larme. Dans chaque montée de voix aussi, un envahissement de mes émotions est présent. Je ne prétends pas être tel ou tel interprète mais ce que je sais, oui, c'est que je me dois d'incarner ce que je chante. Chaque geste doit être maîtrisé.

Je n'aime pas le ridicule, alors, si je sais que je ne vais pas être dans mon élément, eh bien, je ne m'y aventure pas. Dans mes lives sur Facebook, il y a pas mal de récurrences et aussi de répétitions car je me sens bien dans ce confort. Maintenant, trente-deux ans ont passé et je suis toujours impressionné par la largesse et le timbre de ma voix. »

“ La géographie est aussi un art. Chaque matin, il consulte et alimente plusieurs comptes Facebook qu'il a créés autour des architectures du monde. ”

La géographie est aussi un art. Chaque matin, il consulte et alimente plusieurs comptes Facebook qu'il a créés autour des architectures du monde, par exemple celle des ponts. Il continue à s'émerveiller des architectures techniques, des capacités humaines pour construire de tels bâtiments. Regarder une mairie, une église, un pont... est culturel! Ils sont construits à partir de savoir-faire et de matériaux locaux: les structures, les ornements, les couleurs. Ils sont construits depuis longtemps et résistent au temps. Chaque matin, il voyage, il s'émerveille depuis son fauteuil, en face de son ordinateur, dans un moment d'ouverture culturelle.

C'est Philippe Martel du CCAS (centre communal d'action sociale) qui lui a parlé de « Dis-moi », quand il était au plus bas. Édouard a eu un rendez-vous avec Xavier, allié d'ATD Quart-monde et président de l'association « Dis-moi », et c'est le début de l'aventure pour lui. ■

On a besoin...

On a besoin de livres pour éveiller sa curiosité et perdre sa page 74.

On a besoin de films pour se prendre pour son acteur ou actrice préféré-e.

On a besoin de danse pour bouger son corps et connaître des muscles de son corps méconnus.

On a besoin de musique pour trouver un son qui va venir chatouiller notre oreille et nous mettre la larme à l'œil.

On a besoin du chant pour sortir la voix qui longtemps était cachée par peur des moqueries.

On a besoin de la géographie pour apprendre à connaître les beautés de notre pays ou du monde.

On a besoin de la poésie pour coucher de magnifiques mots sur une page blanche ou de couleur.

On a besoin de théâtre pour jouer un rôle qui n'est pas le sien et montrer un certain jeu d'acteur.

On a besoin de voyages pour découvrir que ce qui est proche de nous peut aussi nous émerveiller. ■

Édouard

Zoé Z. : « Je me suis découverte à moi-même »

L'écriture et le théâtre permettent à Zoé Z de s'armer contre la maladie et d'affronter la vie.

Pour Zoé Z, tout commence dans sa jeunesse, au lycée, dans la ville de Clermont-Ferrand, quand elle est allée voir des spectacles. Un souvenir lui vient : « Une voiture sur scène où l'acteur faisait semblant de conduire. » Un sourire apparaît sur son visage quand elle parle de cette histoire. L'envie d'aller sur scène mais elle ne se sentait pas capable.

En 2006, à la suite de la rencontre d'une médiatrice culturelle pendant son hospitalisation à Sainte-Marie, son attachement à l'écriture se concrétise. Un groupe est réuni autour de discussions et, lors de la lecture de leurs écrits, Zoé Z a le plaisir d'être écoutée et entendue. C'est autour d'une table ronde, transparente, qu'elle s'est retrouvée avec plusieurs patients. Chacun avait son verre d'eau. Pendant cette période, Zoé Z se sentait complètement délirante, confuse, car elle trouvait des airs de famille à des personnes qu'elle ne connaissait pas. Cette table ronde a rendu possible une autre rencontre, celle avec le metteur en scène Bruno Boussagol. Ce monsieur sera toujours très important pour Zoé Z ; il l'a aidée à créer, mettre en avant son écriture personnelle,

notamment par rapport à la psychiatrie. Pendant ce regroupement, elle pensait : « Si les gens boivent leur verre d'eau, tout ira bien ; mais s'ils ne le boivent pas, ça n'ira pas. » Sa voisine de table a été la seule à boire son verre.

Après une autre hospitalisation en 2007, Zoé Z vit cette année comme une nouvelle aventure, un nouveau départ. Elle a mon-

té un spectacle avec d'autres personnes à partir de leurs propres écrits, au sous-sol du théâtre du Puy-en-Velay. Elle faisait et fait toujours partie du collectif « Parce qu'on est là » avec lequel elle a pu monter sur scène

« Une chose que j'ai beaucoup aimée est la valorisation de soi et celle des autres ; ce qui est chouette, c'est le côté artistique, culturel. »

plusieurs fois. Ces spectacles lui ont permis de se découvrir elle-même et de reconnaître l'importance du monde artistique : « Une chose que j'ai beaucoup aimée est la valorisation de soi et celle des autres ; ce qui est chouette, c'est le côté artistique, culturel. » Ces pratiques l'ont mise en valeur et elle en est heureuse. Elle a découvert « Dis-moi », à la suite d'une démarche avec ATD Quartmonde et d'autres associations. Dans les débuts de « Dis-moi », elle a pu participer à l'atelier de fresque et de peinture, qu'elle pratiquait au Centre Pierre-Cardinal du Puy-en-Velay.

« J'ai fait la révolution... »

« Toute jeune, j'ai vécu du bon et du moins bon. Pour me sentir exister, moi, personne solitaire, il me faut me sentir aimée. Dans l'éducation populaire, j'ai fait la révolution avec mes chers camarades de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) dans un lycée politiquement très engagé à droite.

Pour mes camarades de la JOC et pour briller à leurs yeux, je m'engageais dans le combat d'une grève estudiantine contre la loi Deu-a-quet. J'entraînais ma classe de Première à ma suite dans ce combat. Je faisais cela pour frimer. Les ouvriers en voulaient aux chrétiens. Les cathos en voulaient au monde ouvrier. On me mit au rancart à la suite de ces manifestations – on me mit au placard – mais j'étais sauvée car mes copains jocistes m'aimaient. Ils ourraient mon horizon à la fraternité. »

« Cultiver mon espace intérieur... »

« Le zen zazen pour cultiver son espace intérieur. Culture dans le silence et à la lumière de la méditation – cultiver la joie d'être à soi-même et aux autres.

Donner le meilleur de soi-même.

Être dans la bienveillance à la lumière de l'amour partagé et transmis à nos âmes sœurs, éclaircie dans mon être et mon res-senti élargi. Il me guide vers l'épanouissement. Une amie m'a invitée à cette séance de méditation, tranquille. J'arrive en retard et je la vois dans une position en tailleur, les yeux tournés vers l'intérieur.

Nous sommes quatre, l'un d'entre nous me glisse un coussin et retourne à sa posture. Ils sont tous les trois silencieux dans une attitude de recueillement. S'il me donne cet oreiller, me dis-je, ça doit être pour dormir, en accord avec leur immobilisme.

Je pose la tête sans couvre-chef sur le traversin et, béate, je m'assoupis dans le silence partagé.

“ On a besoin de poésie pour nous alléger. L'esprit à l'abri des tempêtes, nous avons besoin de livres pour soutenir nos connaissances et élaguer les branches du mortifère. ”

Mes débuts de méditante du moment présent étaient imprévus et, en même temps, ils se sont déroulés dans une grande confiance. »

« Être enfin libérée »

« L'item de l'ÉMANCIPATION est associé à la libération.

La culture est universelle et n'est pas limitée à une religion. Elle vient provoquer, fait réagir, fait avancer les débats.

Elle crée une réflexion, un échange où cha-

cu-n-e est reconnue dans sa singularité.

Elle nous permet de passer du “nous” au “je”, et inversement. Ainsi, on se nourrit les uns les autres.

Elle nous aide à échanger et à nous affranchir des préjugés; elle élargit nos horizons (ouverture d'esprit).

Cela vient nourrir notre humanité et notre intelligence.

La culture par rapport à l'intelligence artificielle (IA)... et l'humain dans tout ça ? L'IA n'a pas la sensibilité d'un humain dans son intelligence. »

On a besoin de poésie pour nous alléger.

L'esprit à l'abri des tempêtes, nous avons besoin de livres pour soutenir nos connaissances et élaguer les branches du mortifère. C'est cela, la culture, parler à la mère nourricière bouffeuse de mots. De la mère nature au coloriage enfantin.

Nous sommes soumis aux aléas climatiques. Nous n'aurons jamais assez de buvards pour éponger l'eau et encore moins l'encre. Il y eut un jour où nous apprîmes à écrire, un autre à lire, l'esprit tourné en osmose à la façon d'exister, nous sommes enfin riches des pensées qui se communiquent, qui se transmettent de page en page. Merci pour le bonheur de partager la vie offerte, l'of-frande en partance et des liens qui libèrent au service de nos humanités. ■

Zoé Z.



Franky : « La culture soigne les esprits »

La culture et Franky ? L'histoire d'une rencontre qui, une fois faite, transforme et fait grandir. Son histoire.

Franky a 45 ans. Depuis plus d'une dizaine d'années, il vit à Brioude à soixante kilomètres du Puy-en-Velay. Chose étonnante, car il n'a pas l'habitude de rester si longtemps dans un même endroit. À l'école, on demande à sa fille Loshana, âgée de 9 ans à l'époque : « *Que fait ton père dans la vie ?* »

« – *Mon papa, répond-elle, il aide les autres...* »

Belle réponse, non ? Vaste programme aussi...

Mon souvenir

Franky baigne dans cet univers. Il garde le souvenir de l'exposition sur Miró au Doyenné, à Brioude, où il s'est rendu avec un groupe mené par Véro, animatrice de réseau du Secours Catholique. Un noble décor pour une exposition exceptionnelle. Franky a été touché par les œuvres, assez abstraites ou symboliques pour la plupart, mais qui lui parlent. Comme un écho. De la matière de l'âme. Et de l'âme à l'art. Un chemin à suivre ?

« L'éveil »

Miro, j'ai finalement ouvert les mirettes. Par un jour un peu triste d'automne, je me suis laissé tenter. Il aura suffi d'une invitation et d'un peu de courage. Une proposition peu commune... Écrire... Écrire, oui, ça, je sais le faire. Mais là, le jeu se corse. Ensemble, nous sommes allés au musée de la commune, le Doyenné.

Quel nom ! À lui seul déjà, il est une œuvre, magique, unique...

L'artiste proposé ne m'intéresse pas, ne me touche pas. Juste, je ne le comprends pas et ne cherche pas à le comprendre... Des œuvres, ça ? Tout juste des dessins à poser sur le frigo. Souvenir d'enfance...

Mais non, lui, c'est un grand !

Un grand quoi ?

Moi aussi je... et puis doucement je le sens. Les couleurs enfin m'envahissent.

Mon éveil

C'est l'éveil, le réveil... Je ressens même la chaleur de ses doigts qui glissent le long de mes pinces. Une révélation qui, chemin faisant, au fil des œuvres, des regards émerveillés, doucement vit mon être et mon âme s'envoler. Puis, doucement, mon regard se pose et se fige.

C'est la naissance du nouveau.

C'est la naissance du beau.

C'est Miró !

Une exposition hors contrôle, en dehors de mes murs, de mon moi, un espace que je ne connaissais pas.

Devenu aujourd'hui un symbole de lâcher-prise et d'éveil.

Merci Miró, merci Véro !

Ma définition

Ma propre définition sur le sens général du mot « culture ».

Dans un jardin, cultiver, c'est faire pousser, faire grandir.

Donc pour moi, au final, que ce soit,

- en culture générale,
- en culture des arts,
- en cultures identitaires,
- et bien d'autres.

Tous ont à mon sens, un seul et même but : nous faire pousser, nous faire grandir, que ce soit intellectuellement, physiquement ou même spirituellement.

Ma conviction

La culture, outre le fait d'être une véritable nourriture spirituelle et humaine, permet aussi de transformer le laid en beau.

En effet, un artiste peut utiliser des objets, du mobilier urbain, au départ pas forcément beaux, ou même dérangeants, et les transformer en véritables œuvres d'art.

Mais ce n'est pas tout. Des personnes tristes, enfermées dans un monde sans couleurs, peuvent voir leurs vies transformées après une exposition, une simple rencontre avec les arts. Cela peut réellement permettre à des personnes fragiles, dénuées provisoirement de toute envie, de toute beauté, d'enfin ouvrir les yeux.

Le fait de pouvoir sortir pour visiter un musée ou autre lieu culturel va permettre, le temps d'un instant, de sortir de la tristesse et de la grisaille de la vie.

C'est pourquoi, il est important d'offrir au plus grand nombre un accès à toute cette culture et à toutes ces cultures, ce sera une

nourriture intellectuelle et spirituelle.

Je pense que si chacun avait la possibilité de voir du beau, notre monde serait moins triste et moins malade.

S'ouvrir à la culture, c'est s'ouvrir au beau, s'ouvrir à un monde plus beau et plus coloré, donc forcément moins triste...

Et puis... permettre l'accès pour tous à la culture, à la beauté, c'est aussi soigner les esprits et donc ne pas participer à la dette de la Sécurité sociale !

On a besoin de la poésie afin de transformer un monde parfois un peu triste et dur, afin de transformer ces difficultés pour enfin ne retrouver que la beauté.

On a besoin de livres afin de pouvoir voyager sans forcément avoir à bouger.

On a besoin de musique qui, aujourd'hui, est reconnue comme un véritable bienfait, qui adoucit les mœurs en nous transportant sur un flot incessant et mélodieux de simples notes qui bien souvent nous font vibrer.

On a besoin des écoles afin que chaque personne, que chaque enfant, puisse évoluer, grandir au même titre que les autres, sans distinction.

On a besoin de l'école pour pouvoir faire ensemble, être ensemble, se comprendre et transmettre à nouveau.

On a besoin des musées, sources de transmission importante de notre histoire humaine. Aux arts, citoyens !

Petit rappel culturel annuel: pensez-y, cela réduit le risque de la maladie nommée « inculterie »! ■

Franky

Renée: « Mettre en valeur le fond de mon être »

Renée vient d'un milieu et d'un lieu éloignés de la culture avec un grand C, elle s'en empare et en fait sa culture.

Renée, 72 ans, née en Haute-Loire, sur le plateau du Mézenc, au Moulin Béraud, a vécu dans un hameau entre deux communes, Champclouse et Freycesnet-la-Tour. Tout le monde se connaissait, « en bien comme en mal ».

Leur père amenait ses trois filles en motoboyette jusqu'à l'école. Un jour cependant, il voit écrit sur l'étiquette d'un placard le mot « pin » au lieu de « pain ». Il décide d'envoyer ses enfants à l'école laïque.

« Merveilleux ! », s'exclame Renée, au souvenir des fables de La Fontaine apprises à l'école.

Vers 7 ou 8 ans, à l'école, le théâtre lui a permis de sortir de l'isolement. Elle avait pris la responsabilité de diriger ses camarades, elle était à la fois metteuse en scène et comédienne.

Parce qu'elle était l'aînée, sa mère lui achetait parfois un livre après le marché d'Yssingeaux. C'était un livre de la « Bibliothèque rose ». Elle se souvient de *L'auberge de l'Ange gardien* de la Comtesse de Ségur. Sa grand-mère maternelle enseignait à domicile la lecture et l'écriture aux enfants mais aussi aux hommes qui allaient partir pour la guerre de 1914-1918. Cet enseignement a permis aux futurs soldats d'envoyer des

cartes postales. Ainsi la grand-mère possédait une collection de 84 cartes reçues pendant la guerre.

Choc culturel

Renée est allée au collège Saint-Régis du Puy-en-Velay. Elle avait 11 ans en 1962. C'était un collège pour les filles. Elle rentrait chez elle une fois par mois et pendant les vacances scolaires.

Elle se souvient du choc culturel entre la ville et les villages.

« J'essayais de suivre pour éviter les moqueries. » C'est à cette époque qu'il lui est venu le goût d'écrire, quand elle écrivait à

ses copines, pendant les vacances d'été. Elle avait plaisir à s'appliquer.

« – Tu sais, Renée, tu devrais écrire... »

« – Mais... j'écris, puisque je vous écris ! »

Elle s'est sentie valorisée et elle a gardé ces mots dans sa tête pour en faire quelque chose... un jour. Ce jour est venu en 2003 quand son livre autobiographique *Tes petits pieds dans les traces de mes sabots* a été édité chez De Borée.

Parallèlement, la lecture a pris de l'importance pour Renée. À l'hôpital de jour, une soignante – Martine B – l'attend. Celle-ci lui ouvre les bras pour l'accueillir. C'est un uni-

« Merveilleux ! », s'exclame Renée, au souvenir des fables de La Fontaine apprises à l'école. »

vers d'art et de culture. Par Martine, Renée fait la connaissance de Bruno Boussagol, le metteur en scène clermontois.

Elle publie en 2017 un livre sur la maladie psychique dans l'univers hospitalier : *À perdre la raison*.

L'éditeur des Petits pieds lui permet de découvrir l'association « Les amis du Mézenc ». Un nouveau texte, *Les clôtures*, paraît dans la revue de l'association.

Elle prépare actuellement un récit sous le titre *Au package*. C'est l'histoire de la petite Renée, gardienne de bétail, et de sa rencontre avec un tas d'huîtres vides. Elle a pensé que c'était un cadeau de Dieu.

Mots fléchés

Pour entretenir sa mémoire, Renée fait beaucoup de mots fléchés. Elle continue à lire beaucoup de livres dont ceux de Marie-Hélène Lafon, qu'elle a rencontrée au Centre Pierre-Cardinal, au Puy-en-Velay, et avec qui elle a échangé, avant cela, par email.

« Là, j'étais figée », confie-t-elle.

Et puis il y a eu l'aventure avec « Dis-moi ». Elle est emballée par le premier spectacle, *Le bateau cool* : elle en a eu plein les yeux. Elle devient comédienne dans les deux autres spectacles. Elle aime beaucoup voir le public en nombre. Elle le regarde avant de parler pour se remplir d'eux.

« – C'est un cadeau énorme ! Je ne veux pas les décevoir... »

Renée n'a pas de trac, que du plaisir. Elle se laisse porter par le texte. En sortant de scène, sur le deuxième spectacle, elle a senti un décalage entre son monologue et les applaudissements qui lui ont semblé mécaniques. Elle aime les ateliers hebdomadaires de théâtre. Elle se nourrit de voir les autres jouer. Ces moments sont comme de petits spectacles.

« – Je peux dire que ma culture est pauvre, dit-elle, mais je m'accroche à mes origines. Par exemple : le patois, la langue occitane de la Haute-Loire, le plateau du Mézenc. Avec les amis du Mézenc, j'ai le souci de ne pas l'abandonner. »

Porter la patoise

Il y a quelque chose qui la met en rage dans le parler occitan actuel : « *Il n'y a pas d'accent. Souvent, ce sont des mots de français tarabiscotés.* » Ce qui la met en colère, c'est qu'à l'époque de son père, il a fallu lutter pour défendre le français contre le patois. L'avenir des élèves, c'était alors le français. Le frère des écoles chrétiennes qui faisait l'école avait une corde à son cou. C'était une pierre percée avec un grand cordon. Et, dès qu'un garçon se mettait à parler patois, il lui faisait porter la « patoise ». Chaque fois que ce garçon l'entendait lui-même, il transmettait la patoise. Le soir, le frère interrogeait le premier garçon à qui il avait donné la patoise, et ainsi de suite. Chacun des enfants qui avaient parlé patois devait apprendre une strophe ou une fable de La Fontaine en entier.

« – C'est pour ça que mon père connaissait beaucoup de fables. »

Cette année, le projet des « amis du Mézenc » sera les fables de La Fontaine. Et cela réjouit Renée.

Et maintenant, à Toulouse par exemple, Renée constate que les indications sont traduites en occitan dans le métro alors que plus personne ne sait le parler. Les visiteurs préféreraient que ce soit en anglais. Renée défend l'occitan mais ce n'est plus le moment de le défendre. Les gens peuvent le parler dans un cadre privé, mais pas dans le métro.

Renée pense que la culture, c'est mettre en valeur le fond de son être, le laisser apparaître, le laisser vivre en liberté jusqu'à ce qu'il s'épanouisse malgré son surmoi. C'est mettre en relief les choses que l'on a au fond de soi.

Elle dit : « *Je suis une grande paresseuse. Je ne fais que ce qui me pète ! Mais j'écoute mon profond moi. Je le laisse gouverner, parce que je suis une partie de Dieu et que je connais mon chemin d'artiste : c'est d'aller à partir de moi, parcelle de Dieu, qui se met en présence du Tout.* » ■

La culture nous construit,
Nous écrivons la culture,
Nous évoquons la salissure,
Quant à nous, nous renaissions
De cette terre.

Zoé Z.

Pour la culture de tous

Notre plaidoyer

Nous souhaitons collectivement, après délibération, faire part de notre joie d'annoncer à la population la création de notre collectif afin de créer un espace de liberté ouvert sur la culture !

Revendication n° 1:

– Sécurité sociale culturelle pour tous et en particulier pour les personnes défavorisées!

– En priorité, les enfants!

Nous demandons que l'accès à la culture soit proposé dès la plus tendre enfance. Nous souhaitons que les enfants, dès leur plus jeune âge, quel que soit leur milieu social, soient initiés à l'art et à la culture: que tous les enfants de France aient la chance de découvrir que l'art et la culture sont une fenêtre ouverte pour tous, un rayon de lumière et de savoir.

Se cultiver, c'est aussi transmettre.

Nous voulons que nos petits-enfants s'intéressent à la culture: l'honnête transmission est un devoir.

Ce que nous proposons aujourd'hui, c'est que la culture et les arts soient ouverts et accessibles à tous et que l'on insiste sur son importance sociale, personnelle ou intellectuelle. Pour ce faire, il faudrait que la culture ait une véritable place en milieu scolaire, au même titre que l'histoire, le français ou les mathématiques. Nous souhaitons que nos enfants aient la chance de pouvoir grandir culturellement, au même titre que les enfants des élites.

Nous partageons la colère et la frustration de ceux qui ne peuvent pas accéder à la culture.

Il y a plusieurs cultures. Il ne doit pas y avoir qu'une seule culture. Tout le monde doit apporter sa propre part, sa propre inspiration.

On a tous un capital culturel, un trésor caché. Il faut le découvrir. Pour mieux se connaître. Et pour enfin pouvoir exister.

Sentiment d'illégitimité qui perdure.

Nous voulons faire sauter les barrières!

Nous voulons susciter l'intérêt des jeunes, qu'ils prennent la décision de faire le premier pas. Leur donner « *l'envie d'avoir envie* ».

Nous avons conscience du monde qui est le nôtre: la situation actuelle, sur le plan culturel, s'avère difficile et incertaine. Or, l'avenir, en ces temps de rigueur économique et de restriction budgétaire, s'annonce pire. Il nous appartient, dès maintenant, d'y réfléchir, de repenser et d'élaborer d'autres stratégies.

Vaste programme! ■

Il nous faut...

Il nous faut des livres pour l'ivresse.
Il nous faut des films pour filmer nos vies.
Il nous faut de la peinture pour colorier nos envies.
Il nous faut de la sculpture pour ériger l'indicible.
Il nous faut de l'architecture pour étayer nos émotions.
Il nous faut des spectacles pour égayer nos nuits.
Il nous faut de la danse pour tourbillonner
dans le vide sidéral.
Il nous faut de la musique pour endiguer nos peurs.
Il nous faut de la poésie pour nous évader.
Il nous faut de la littérature pour littéralement dérailler.
Il nous faut des bibliothèques pour chasser les rats.
Il nous faut des écoles pour apprendre à désapprendre.
Il nous faut des musées pour nous amuser.
Il nous faut des voyages pour rêver encore d'ailleurs. ■

André

L'ENTRETIEN

Vanessa Mestre: « Le théâtre est une maison pour toutes et tous »

Pour poursuivre la réflexion autour d'une culture pour tous, le comité éditorial de L'Apostrophe a souhaité s'entretenir avec un acteur de terrain. Elda, Francky, Dominique et Clarisse ont mené cet échange avec Vanessa Mestre, directrice du théâtre-cinéma de Choisy-le-Roi, dans le Val-de-Marne.

Francky : Pouvez-vous vous présenter en quelques mots, ainsi que le théâtre que vous dirigez ?

Je travaille pour le théâtre de la ville de Choisy depuis treize ans, comme directrice adjointe pendant dix ans, menant à quatre mains un projet assez singulier que je prends en charge seule depuis ces trois dernières années. C'est donc avec une certaine expérience du territoire que je peux vous livrer les clés de ce que l'on met en œuvre en termes d'égal accès à la culture et au regard de la question qui vous intéresse de la culture pour tous.

Le théâtre de Choisy est un théâtre municipal, comme il y en a beaucoup en Île-de-France, mais dont la particularité est qu'il est une scène conventionnée. C'est une distinction et un programme attribués par le ministère de la Culture pour des projets singuliers. Celui mis en place à Choisy est un projet que nous avons nommé « diversité linguistique », pour pouvoir mettre en résonance le projet du théâtre avec l'ensemble de la population. Nous y reviendrons, je pense.

Francky : Pour moi, être artiste est plus qu'un métier. C'est une philosophie de vie. Quelle est la place de la culture dans votre

vie et quelle a été votre première rencontre avec elle ?

C'est par le biais de la danse que j'ai rencontré la culture, puisque j'ai mené une première carrière professionnelle pour être danseuse interprète. Je me suis formée étant jeune à diverses esthétiques de la danse : danse classique, contemporaine, *modern jazz* à l'époque... J'ai suivi des formations et des stages, tout en menant en parallèle un cursus universitaire, que je n'ai pas lâché. Mais ma première ambition était d'être danseuse professionnelle. J'étais très exclusive autour de la danse : il n'y avait que cela qui comptait pour moi. Ma carrière en tant que danseuse a finalement été assez courte. J'ai pris conscience de toutes les contraintes que cela représentait pour trouver du travail, passer des auditions, être sélectionnée pour un rôle... J'avais une grande exigence : je voulais travailler pour les plus grands chorégraphes, sinon rien. Je me suis rendu compte que ce serait compliqué de faire carrière à ce niveau-là. J'ai donc commencé à reprendre le fil de mes études et à suivre notamment un cursus en médiation culturelle et en développement culturel. Cela m'a amené à regarder d'autres disciplines et esthétiques, et ce qu'il se passait dans le champ du spectacle vivant. J'ai commencé

à travailler dans le secteur chorégraphique, en passant du statut d'artiste au domaine de l'administration de la culture. J'ai ainsi été responsable des relations publiques au Ballet de Lorraine. Puis j'ai eu un parcours qui m'a amenée à gérer des structures pluridisciplinaires : marionnettes, théâtre, danse, cirque... J'ai ainsi poursuivi mon chemin vers l'ouverture à toutes les disciplines, notamment celles qui sont un peu inclassables. Aujourd'hui, je ne vous parle donc pas en tant qu'artiste, mais en tant que *manager*. Ce sont rarement des artistes qui gèrent des maisons comme le théâtre de Choisy.

Clarisse : *Que représentent les théâtres pour vous dans la ville, la cité ? Selon vous, il faut des théâtres pour quoi faire ?*

Je dirais que le théâtre est un outil structurant et fondamental pour le bien vivre ensemble. C'est le cas ici, en termes de structuration juridique : on est dans un lieu qui assure une mission de service public. On reconnaît facilement cette mission quand elle s'exprime pour acheminer l'eau ou l'électricité. Eh bien, ici, nous avons une mission de service public autour de la culture. Le théâtre est un équipement et un outil fondamental pour faire société ensemble. Il répond bien sûr à des missions complémentaires de celles d'autres lieux présents sur le territoire, comme les conservatoires, qui sont des lieux d'enseignement artistique. Le théâtre, lui, est un outil de diffusion artistique, dont on s'attache à mettre en lien les contenus culturels déployés avec la population dans toute sa diversité : d'âge, de culture, de sensibilité.

Elda : *J'ai justement lu que 80 % de votre public est local et que la programmation donnait à voir une surreprésentation des femmes. Quelle est votre démarche ?*

Nous sommes en banlieue parisienne, avec, comme vous le savez, une densité de population importante. Choisy compte 46 000 habitants. Il y a donc toute légitimité à ce qu'il y ait un théâtre-cinéma. Notre théâtre s'adresse avant tout à la population locale. C'est tout l'intérêt de la mairie d'apporter son financement pour développer un tel projet. Nous accueillons bien sûr tout le monde, notamment les habitants des communes limitrophes qui n'ont pas d'équipement municipal. Quant à la surreprésentation des femmes, le fait que je sois une directrice a sans doute une influence, que je ne perçois pas forcément. Dans une programmation, il est important de respecter la parité. Mais quand je la conçois, je ne fais pas de calculs. Deux saisons en arrière, les créations portées par des femmes étaient surreprésentées. Cette année, la programmation est plus équi-

librée. Dans celle qui va arriver, je reviens vers des sujets et des histoires effectivement « au féminin ». Si la programmation n'était pas spontanément paritaire, je m'efforcerais qu'elle le soit.

Mais, en général, les femmes sont en surreprésentation « malgré moi », si on peut dire. Ce sont des effets de société qui m'impregnent, et c'est tant mieux.

“ Le théâtre est un outil structurant et fondamental pour le bien vivre ensemble. ”

Francky : *Artiste moi-même, j'aime beaucoup le théâtre, mais je n'y vais jamais, par manque de moyens et par peur de la stigmatisation. Qu'en pensez-vous ? Est-ce que c'est en train d'évoluer ?*

Il y a deux questions dans votre question. Celle de la stigmatisation d'abord. Je parle ici avec le point de vue d'une directrice de théâtre public. Cette notion de théâtre public amène deux choses : d'une part, l'obligation de livrer une appréhension compréhensible et lisible des contenus auprès de la population ; d'autre part, l'obligation d'une tarification adaptée aux niveaux de vie de

la population et, en tout cas, celle de faire en sorte que le tarif ne soit jamais un frein pour venir profiter des contenus. Ce qui peut parfois nous faire défaut, c'est que le théâtre public met en avant des démarches et une qualité d'écriture et de travail que l'on décide de présenter à la population aussi pour tout ce qu'on va pouvoir travailler avec elle autour de cette œuvre. Ce qui fait que l'on n'accueille pas forcément des figures médiatiques et que l'on propose des écritures contemporaines, des œuvres et des artistes qui ne sont pas portés par la sphère de reconnaissance du grand public et notamment par les médias. Pour autant, c'est grâce à ce type d'œuvres et de signatures qu'on peut engager une vraie relation des contenus avec la population.

Donc, le fait que le public n'a pas forcément les repères de ce qu'on propose peut être perçu comme élitiste : comédiens, metteurs en scène et textes ne sont pas connus. Mais c'est en fait avec ces contenus que l'on peut produire le plus d'« accès à la culture », de connexion des publics. Aujourd'hui, tous les directeurs de théâtres publics essaient d'atteindre dans leur programmation un équilibre entre de grands textes visibles et repérables – comme Molière, Shakespeare, etc. – et d'autres, moins connus, mais qui ont toute légitimité et qui sont plébiscités par les professionnels en France et à l'international.

Quant à la tarification, dans notre théâtre, le billet moyen est à huit euros. Les personnes qui relèvent des *minima* sociaux paient deux euros pour venir voir de très grands noms de la création artistique, car aucun spectacle n'est au rabais. C'est le cahier des charges qui s'applique au théâtre public. La subvention de la ville compense le prix du billet et nous menons divers projets avec des associations – qui prennent en

charge le poids du prix du billet – pour des publics qui n'ont pas accès à la culture. Ce travail de fond fait qu'aujourd'hui, la population ne peut pas dire : je n'ai pas accès au théâtre de Choisy, je ne peux pas me le payer. On trouvera une solution, cette personne viendra voir le spectacle. La vraie problématique est de passer la porte du théâtre, et non de payer le prix du billet. C'est là-dessus que l'on travaille, notamment *via* le tissu associatif.

Francky : Oui, il est compliqué de passer la porte. Est-ce que c'est parce qu'on le porte sur soi ? Dans certains lieux, à la limite, on ne se sent pas le bienvenu...

Je ne sais pas où vous avez pu connaître cette expérience discriminante, malheureusement. Je parle avec mes réalités : ici, le théâtre est une maison pour tous et toutes. Notre population est multiculturelle et issue de la banlieue. L'amener au théâtre est effectivement un travail de tous les jours, pour le

désacraliser, pour expliquer que tous les contenus sont pour elle. Notre projet de « diversité linguistique » a justement été mis en place pour parler à la diversité culturelle de notre territoire. Ce projet accueille cette diversité internationale, avec une programmation à la fois internationale et en langues étrangères. À travers cette programmation, on partage une vision du monde et c'est avec ces contenus que l'on peut dire à la population : « *Ce théâtre est pour vous.* » Toutes les cultures se retrouvent ainsi dans la salle. Effectivement, cela fait treize ans que je développe ce travail. Un travail d'anticipation : on va voir les publics, individuels ou groupes, pour expliquer, donner des clés de compréhension sur ce que l'on propose, de la lisibilité. Pour les primo-spectateurs, on est dans un accompagnement absolu,

« À travers cette programmation, on partage une vision du monde et c'est avec ces contenus que l'on peut dire à la population : « *Ce théâtre est pour vous.* » »

pour que l'expérience soit bonne. On les invite à découvrir les formes les plus populaires, plébiscitées, généreuses. On amène également les artistes sur le terrain, pour qu'ils dialoguent avec les populations qui ne se sentiraient pas concernées par la culture.

Clarisse: Qu'est-ce que cela veut dire concrètement?

C'est un travail d'action culturelle. Au-delà de l'aboutissement du parcours qui est de venir voir le spectacle, on amène sur le terrain des artistes qui vont permettre à la population de « toucher la matière », via une pratique artistique parfois ou une discussion. Cela passe par des rencontres avec les habitants, pour partager avec eux des ressources. On a aussi une population qui ne parle pas bien le français et ne l'écrit pas bien. On va donc aussi travailler avec des artistes qui parlent les langues de certaines communautés, pour créer du lien. On décline ainsi une stratégie pour aller chercher les publics, aller au-devant d'eux, car ils ne viendront pas seuls frapper à la porte du théâtre.

Dominique: J'aimerais vous partager l'expérience du collectif « Dis-moi » et d'un spectacle monté par cette association, intitulé *Le bateau coule*. Les comédiens sur scène étaient des amateurs, des personnes en précarité ou isolées. Ce spectacle m'a marqué. Il montre qu'on peut monter sur scène, encadré par des professionnels. Les associations peuvent ainsi jouer un rôle de trait d'union et d'éveil culturel. Qu'en pensez-vous?

Nous menons effectivement aussi des projets participatifs, avec des enfants ou des adultes, où l'on met les personnes sur scène. On peut demander aux artistes de la programmation d'accompagner ces pro-

jets plus particuliers, comme ce que vous décrivez. C'est vraiment un travail dans le champ des droits culturels. C'est aujourd'hui à la mode, mais cela a toujours été dans l'ADN du théâtre public: donner à tous un égal accès à la culture et faire en sorte qu'il y ait une appropriation de celle-ci par la population. Cela passe par différents moyens. Notamment par l'implication très concrète de ceux qui le veulent, car ce n'est pas simple d'être sur scène, de présenter quelque chose au public, de prendre cette place. Par exemple, la saison dernière, une chorégraphe a proposé à la population – des non-danseurs – de partager une création dans l'espace public, un moment chorégraphique avec les habitants. Par l'intermédiaire d'associations notamment, on est

allé chercher des personnes qui ne se sentaient pas concernées par la danse contemporaine. Ce type d'actions permet de faire du lien, de faire corps.

“ Cela a toujours été dans l'ADN du théâtre public: donner à tous un égal accès à la culture et faire en sorte qu'il y ait une appropriation de celle-ci par la population. ”

Elda: Comment identifiez-vous les artistes et spectacles que vous

accueillez, pour qu'ils soient engagés dans cette démarche?

On ne fait pas la même chose avec tous les artistes. Les plus médiatiques dans la programmation sont ceux avec lesquels on va travailler le moins. L'idée, donc, est de trouver des artistes qui ont une production sur scène de qualité – le texte, le jeu, la mise en scène et aussi l'intelligibilité pour le public (que personne ne sorte du spectacle en se disant qu'il n'a rien compris). À partir de ces critères, je vais regarder le parcours et la démarche de la compagnie: est-elle poreuse et sensible au lien avec le public? Quelle est son entrée pour parler au public? Que met-on en place avec elle sur le territoire? Chaque compagnie et chaque spectacle apportent un angle différent et c'est comme cela qu'on peut balayer l'ensemble

AUDITOR

CHRISTOPHE HARGOUËS / SCFF

RIUM



de la population à travers la trentaine de spectacles de la programmation. Dans la saison à venir comme dans la saison actuelle, on a des spectacles qui s'adressent aux personnes âgées, aux tout-petits, aux familles... et selon des sensibilités différentes, à travers des esthétiques les plus ouvertes possibles.

Elda : Comment vous adressez-vous, techniquement, à un public multilingue ?

Au théâtre de Choisy, nous sommes un peu « spécialistes » de l'accompagnement des créations en une ou plusieurs langues étrangères, à travers le surtitrage et la traduction. Quand les spectacles sont présentés en langues étrangères sur le plateau, ils sont surtitrés en français. Vous imaginez une pièce de théâtre : les comédiens parcourent la scène, il y a un décor, une scénographie... Donc, nous accompagnons la réflexion autour du surtitrage pour que le spectateur comprenne ce qu'il se passe devant lui. On a des langues qui traversent le territoire, et parfois pas du tout. Il y a dix ans, la salle était pleine pour un *Antigone* en russe et en ukrainien. Ce n'est pas une langue représentée à Choisy. Mais une population qui possède plusieurs langues ne se met pas de barrières pour aller voir un spectacle dans une langue qu'elle ne connaît pas. C'est une attitude qui lui est spécifique. On a donc la chance de pouvoir faire ce lien particulier. Et porter les langues parlées par la population sur le plateau est un très grand signe de reconnaissance et d'appartenance, qui permet de créer un lien fort avec le public. Il est certain que ce projet ne pourrait pas être porté dans un milieu rural.

Francky : C'est vrai que Dominique et moi habitons à Brioude, en Auvergne... Il n'y a pas de théâtre municipal avec un projet

comme celui que vous décrivez...

On a la chance en région parisienne d'avoir une grande attention aux différents publics. Tous les théâtres souscrivent à la question des droits culturels mais, au théâtre de Choisy, nous allons au-delà des paroles. Nous, on n'a pas le choix. On a une population dont la priorité est de manger et de dormir sous un toit. Aller au théâtre n'est pas son souci premier, même avec des places à deux euros. Ici, la petite bourgeoisie existe, assiste à nos spectacles, elle est la bienvenue d'ailleurs mais elle n'est pas majoritaire dans la salle.

Clarisse : Vous parlez du soutien financier de la ville. Votre théâtre est-il concerné par les restrictions budgétaires qui touchent le secteur de la culture ?

C'est une inquiétude permanente. Ce sont les collectivités qui nous permettent de travailler. 80 % de notre financement est public : ce sont les subventions de la ville, de la région, du département et de l'État.

Nous avons 20 % de recettes propres et encore parce qu'on a un cinéma. Vous imaginez donc l'effet des réductions de dotations qui pèsent sur les collectivités territoriales, et dont on hérite. Les collectivités ont de moins

“ Les collectivités ont de moins en moins d'argent pour la culture et doivent faire des choix. ”

en moins d'argent pour la culture et doivent faire des choix. Si bien qu'à défaut d'augmenter nos subventions – ce qu'on n'a pas observé depuis dix ans –, ces dernières sont stables. Mais, avec l'inflation et les coûts du Covid-19, il n'y a pas eu de revalorisation des subventions. On ne parle pas de coupes, heureusement, mais tout a augmenté. La variable d'ajustement est le budget artistique. On peut donc acheter moins de spectacles (derrière le prix de cession, on paie artistes, techniciens, repas, transports, etc.). L'argent nous fait défaut

et, au lieu d'avoir trente spectacles dans notre programmation, on en a vingt-cinq.

Francky : Finalement, ces restrictions budgétaires peuvent-elles poser des difficultés quant à l'accès des personnes en précarité à votre théâtre ?

À un moment donné, lorsque vous additionnez les manques de moyens, on assiste depuis quatre ans à l'amorce d'un vrai virage. On est en train de changer de logiciel, de paramètres. Alors oui, pour les publics en difficulté, le fossé va se creuser.

La culture va commencer à être réservée à une partie de la population qui pourra se le permettre. On n'y est pas encore et on lutte contre cela. Et le théâtre public doit faire le poids, tenir sa place. C'est sur ce point que les collectivités doivent se battre. C'est pour cela qu'aujourd'hui, je dis à la ville : continuez à préserver ce soutien et cet engagement financier que vous nous donnez, car c'est ce qui nous permet d'assurer la mission de service public qui nous incombe et un égal accès de tous à la culture. ■



Parce que, pour s'exprimer, les mots ne suffisent pas toujours, cette rubrique ouvre les pages de votre revue à des œuvres plastiques – photos, tableaux, sculptures, compositions, etc. – de tous horizons. Une autre dimension.



« À cinq moments donnés »

Cinq jeunes, cinq histoires de vie

Par Alexia Bastet, illustratrice

En décembre 2021, la mission locale de Brioude, d'ASA et Alis Trait d'union m'ont proposé un projet un peu fou : réaliser une bande dessinée un peu singulière ! L'idée était de rencontrer des personnes qu'ils accompagnent pour mettre en image des passages de leur vie. C'était une première pour tout le monde, pour les jeunes, pour les accompagnants et pour moi-même qui n'avais réalisé jusque-là que quatre planches de BD dans ma vie d'illustratrice. C'était le début d'une belle année de travail et de rencontres.

La mission locale et Trait d'union ont commencé par chercher des volontaires en leur présentant mon travail. Ensuite s'organisait une première rencontre entre les personnes qui allaient raconter leur histoire, leur accompagnant et moi-même. Le choix de l'histoire pouvait concerner n'importe quel sujet sur n'importe quelle durée. On pouvait travailler les lieux et les personnages pour qu'ils soient ressemblants ou au contraire complètement imaginaires pour rester anonymes. Tout était possible, chaque BD serait faite sur mesure.

Quelques semaines plus tard, le temps pour eux de choisir une histoire, nous nous rencontrions à nouveau. Ils me livraient ainsi leurs souvenirs pendant une heure à deux heures et demie. Je repartais avec plusieurs pages de notes et de schémas, parfois un peu en désordre, avec beaucoup de personnages et de lieux à resituer dans le temps. Dans ces cas-là, je sortais mes plus beaux post-it de couleur pour reconstituer le puzzle de l'histoire qu'on venait de me livrer. Après cela, je rédigeais un premier texte à la première personne, une liste de personnages à creuser ainsi qu'une liste de questions à poser pour les éléments qui me semblaient manquants pour ma compréhension ou pour la narration. Pour certains portraits, il était donc nécessaire de se revoir pour retravailler l'histoire ensemble et savoir comment dessiner les personnages.

Après avoir découpé grossièrement le récit en pages, je me lançais directement dans le *story-board* (« scénario en images »), le découpage en case venait au fur et à mesure en cherchant ou parfois en faisant des schémas rapides sur des feuilles volantes.

Dans le cas où l'apparence des personnages semblait très importante pour la personne qui m'avait livré son histoire, je réalisais une planche de *character-design* (« conception de personnages ») en couleur. Venait ensuite le moment de se voir pour la troisième ou quatrième fois en fonction des histoires. Les jeunes pouvaient enfin voir une première ébauche de leur récit. L'occasion pour eux de me dire ce qu'ils souhaitaient modifier ou non. Et l'occasion pour moi de voir leur réaction. À chaque fois, elle me redonnait la motivation de continuer.

Car, oui, faire une BD, c'est énormément d'heures passées seule derrière un bureau, un travail qui peut sembler interminable, tout au long du projet quasiment. C'est aussi sortir, presque à chaque case, de sa zone de confort et se rendre compte qu'on ne sait pas dessiner tant de choses que cela finalement. Sans les rendez-vous réguliers avec eux, je n'aurais peut-être pas terminé la BD.

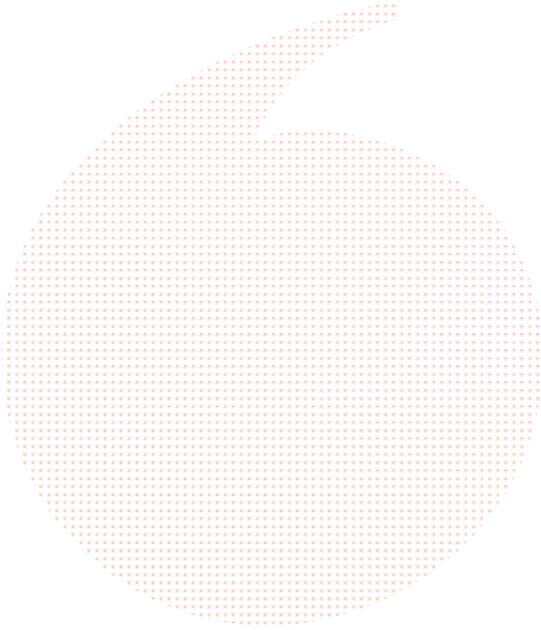
Après le *story-board* venait bien sûr le moment de préciser un peu le trait, l'encrage et enfin la couleur. Dans certains cas, l'ambiance de couleur était même déterminée par les jeunes eux-mêmes. Cette partie du travail était la plus longue, entre quinze jours et un mois par portrait. Enfin, venait le moment du dernier rendez-vous où le résultat final était présenté et le titre choisi ! Une fois toutes les histoires terminées, le livre, lui, était loin de l'être, il restait encore à nettoyer toutes les planches pour avoir des cases homogènes, à y placer les bulles et insérer les textes complémentaires, avant de partir à l'impression pour que la BD arrive enfin entre vos mains !

Un immense merci à ces cinq personnes qui m'ont fait confiance pour raconter leur histoire et l'intérêt qu'elles ont porté à mon travail tout au long de l'aventure et aussi à la mission locale de Brioude, à Alis Trait d'union et à dASA qui m'ont permis de réaliser un rêve de gosse en me confiant ce projet. ■



**Pour consulter la BD
dans son intégralité,
flashez ce QR code**

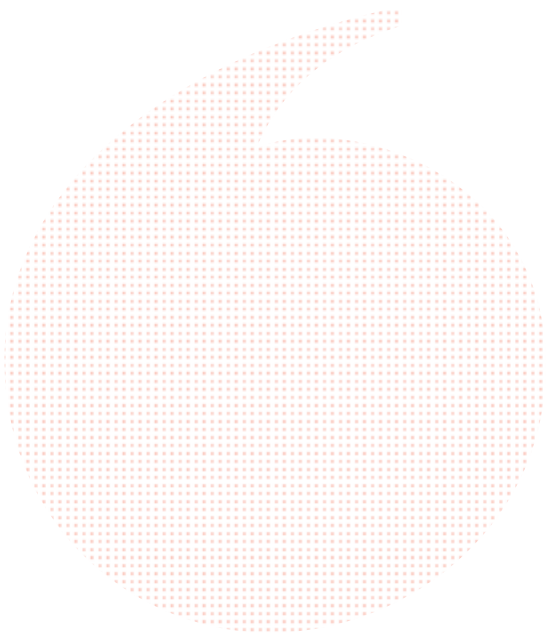




Souleymane

Souleymane a choisi de partager un moment de son quotidien lorsqu'il vivait en Guinée, un bon souvenir pour lui. Il y décrit son travail de cultivateur et la longue route à parcourir pour se rendre en ville afin d'y vendre sa production.





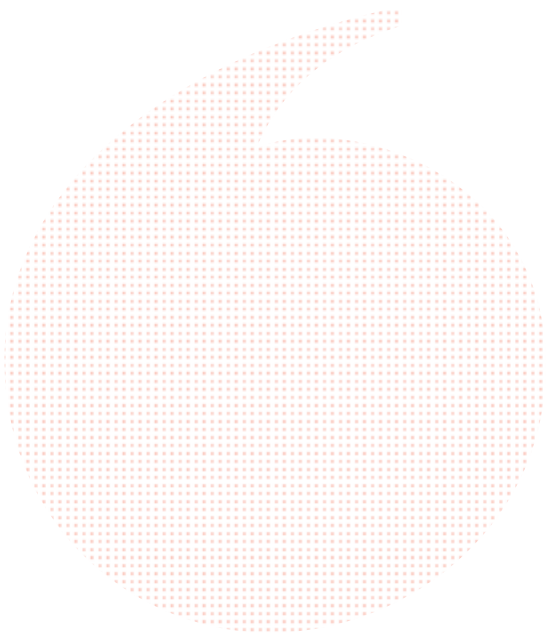
Enzo

Enzo a partagé des épreuves qu'il a traversées, nous avons pris le temps d'écrire ensemble son scénario et d'adapter l'histoire comme il l'entendait pour qu'il puisse y voir quelque chose qui lui donne l'envie d'avancer.



je ne me souviens de rien. C'est le trou NOIR!



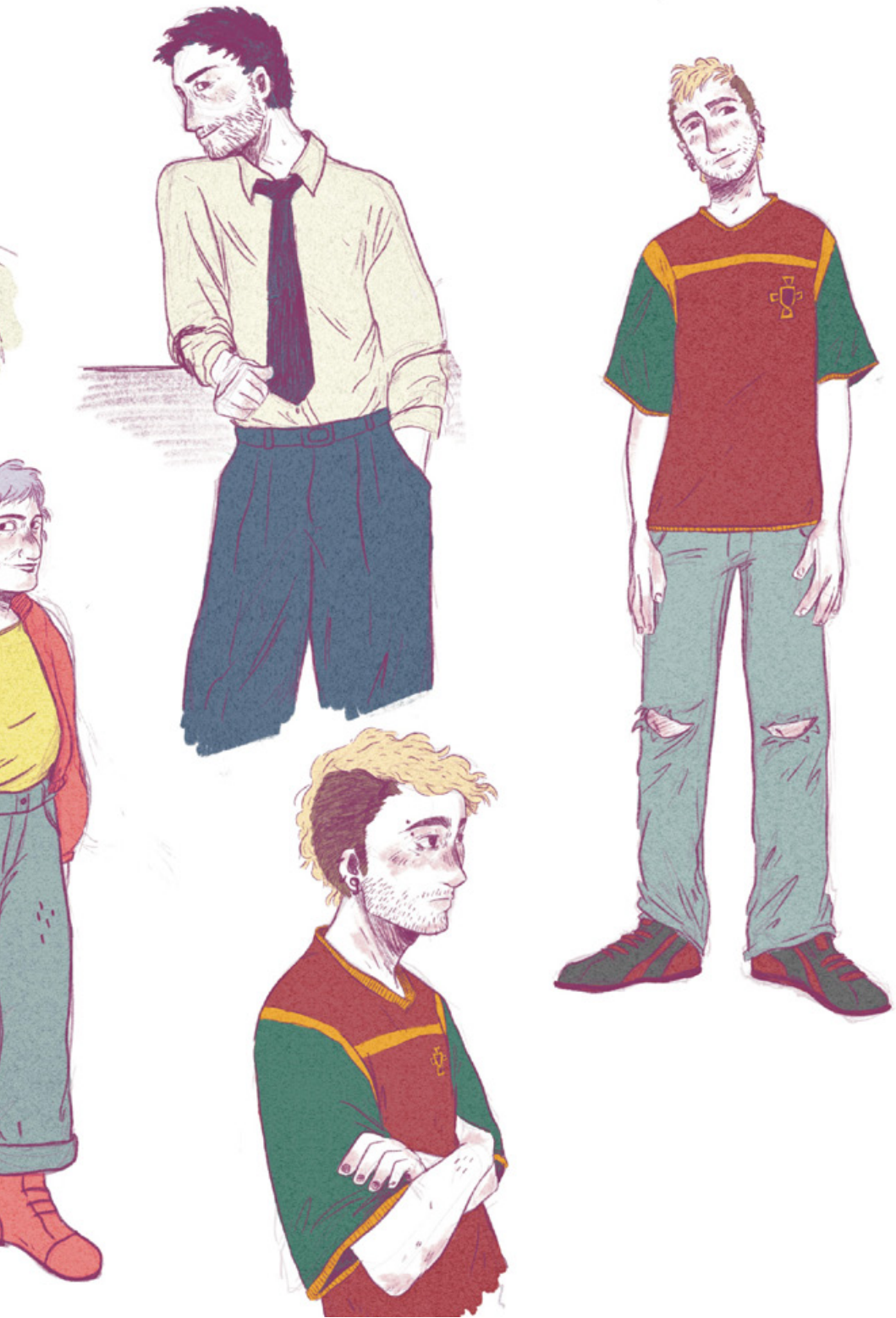


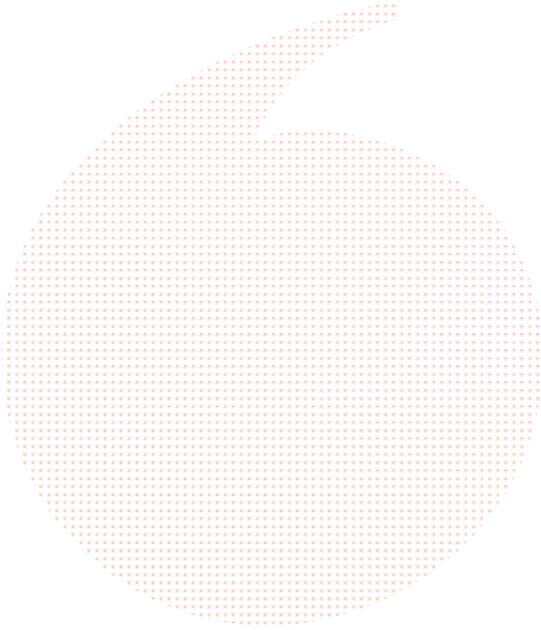
Jikaël

Jikaël a fait le choix de nous partager un souvenir sportif !
Les Jeux nationaux de l'avenir handisport.





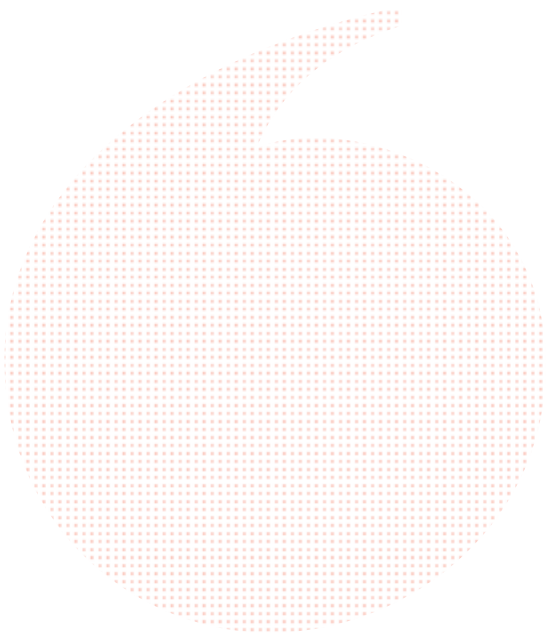




La guerrière

La jeune femme qui nous raconte cette histoire a choisi de s'exprimer sous un pseudonyme, « la guerrière ». C'est avec elle que nous avons le plus travaillé les personnages. Il lui tenait à cœur de réaliser sur mesure son propre personnage et de représenter sa famille de manière ressemblante.





Peter

Peter, lui, a choisi de nous partager son expérience chez les chasseurs alpins, il m'a raconté son histoire avec beaucoup d'humour et d'autodérision.



Les autres
sont tous à fond dans
l'exercice !



Ça s'est enfin calmé.

J'espère qu'ils n'auront
pas vu mon absence.



3h00 du matin
la même nuit.



Comment naît une action collective? Y a-t-il des règles et des méthodes pour susciter la participation de tous? Dans ces pages, les porteurs d'action décortiquent leur « façon de faire » et témoignent des succès et difficultés rencontrés. Pour mieux partager.



Aux sources d'une seconde vie

En quête d'initiatives porteuses de sens, la petite équipe de reporters de L'Apostrophe s'est rendue en juin 2023 au Vigan, une commune des Cévennes, où la Ressourcerie du Pont met en pratique depuis dix ans sa vision d'une humanité basée sur la proximité, la solidarité et l'ingéniosité.

In'est pas encore 9 heures du matin quand nous arrivons devant la Ressourcerie du Pont, au Vigan. Nous nous trouvons face à une grande bâtisse ancienne située dans une petite rue qui longe l'Arre, un affluent rapide de l'Hérault, qu'enjambe depuis sept siècles un pont à quatre arches dont la principale, en se reflétant dans l'eau, dessine un cercle parfait. Du haut du pont, la petite ville déploie un habitat disparate et étagé sur les moyennes montagnes qui l'entourent. On aperçoit quelques nobles demeures datant des XVIII^e et XIX^e siècles, témoignages d'un passé glorieux dû à l'élevage du ver à soie et à ses filatures dont il ne reste aujourd'hui que l'usine Well, réputée internationalement pour la qualité de ses bas, collants et lingerie pour dames. C'est dans une de ces anciennes filatures que la ressourcerie s'est installée, il y a dix ans, et qu'elle rayonne désormais à travers la région par ses initiatives. Pour l'instant, les portes viennent de s'ouvrir et déjà plusieurs personnes s'activent aux abords d'un quai de déchargement devant lequel un camion vient de stationner. En descendant Xavier et Vincent, un binôme d'hommes jeunes qui forment l'équipe de la « déchèterie mobile ». Nous nous avançons vers le quai et nous présentons. Nous sommes les bienvenus et Xavier se présente à son tour. Natif du Vigan, ce trentenaire a fait plusieurs boulots avant de travailler ici. « J'ai fait un stage à la ressourcerie en 2019 et je m'y suis plu, dit-il. Avec Vincent, nous allons chercher les encombrants dans la douzaine de

villages qui forment la communauté de communes autour du Vigan. La ressourcerie a passé un contrat avec l'intercommunalité. Les mairies définissent un point de collecte et nous, chaque semaine, on va chercher ce qui a été déposé. On récupère tout. Même le camion a été récupéré. » Sur le quai, un homme plus âgé place les objets les moins lourds sur un chariot qu'il emporte dans l'arrière-salle. Nous le rejoignons. Il s'appelle Jean-Claude, il vient d'avoir 64 ans et il nous explique qu'il termine ici ses cent vingt heures de travail d'intérêt général (TIG). « J'aimerais prolonger mon TIG, s'il y a une possibilité, parce qu'ici il y a une bonne entente, on rigole bien. Je vis à La Celle, une communauté catholique qui accueille tout un chacun sans discrimination. C'est à six kilomètres. Je viens en stop. Le stop marche bien dans le Gard. » Nous demandons à Jean-Claude pourquoi il place le chariot rempli d'encombrants sur une balance. « Tout est pesé en entrant et tout ce qui part au recyclage aussi. » Ici, en moyenne, 180 tonnes de déchets passent sur cette balance, chaque année. Le pesage permet de faire la différence entre ce qui est réemployé, ce qui va être revendu ici, ce qui est destiné aux entreprises de recyclage agréées qui versent une certaine somme à la ressourcerie en fonction de ce qui leur est livré. « Après la pesée, tout ce qui est là est dispatché entre les pôles », explique Vincent qui apporte un lot de vieilles peluches à Christelle. Christelle trône au centre de l'espace « Jouets », assise dans un fauteuil spécialisé. « Je suis reconnue handicapée, dit-elle avec un grand

sourire. Je souffre de fibromyalgie. Je suis aujourd'hui la plus ancienne salariée de la maison. J'ai commencé en 2015. Avant, j'ai élevé mes cinq enfants. Puis j'ai fait plusieurs petits boulots, et puis j'ai trouvé ici. Quel plaisir ! Je valorise beaucoup de choses. Là, je suis en train d'asortir plusieurs jeux en bois pour en faire de nouveaux. Dans ce train, par exemple, la locomotive vient d'un premier jeu et les wagons de plusieurs autres. Ensemble, ça fonctionne très bien. Au lieu de jeter, on refait. Je les mets ensuite sous plastique et on les met à la vente pour deux euros. Je fais ça toute la journée. J'espère pouvoir continuer à travailler comme ça jusqu'à 70 ans, si je peux. »

La lumière du soleil n'entre pas dans ce vaste entrepôt dont on ne distingue pas les limites. Seuls les îlots de lumière guident notre déambulation et, dans cet archipel sous néons, nous approchons d'un autre espace, celui des vêtements, qu'occupent deux femmes : Gwendoline (fille de Christelle que nous venons de quitter, et femme de Vincent, de la déchèterie mobile) et Martine. Martine a longtemps été la plus ancienne employée avant que Christelle ne la détrône. Elle a pris sa retraite il y a quelques mois, mais elle ne peut pas s'empêcher de revenir faire le même travail comme bénévole. Gwendoline, 25 ans, s'est spécialisée dans le textile. « Avant de travailler, j'accompagnais maman ici. Je suis venue à 15 ans et je donnais déjà un coup de main. J'y ai fait mon premier stage et puis j'ai été embauchée. Le linge qui arrive, nous le trions, nous mettons de côté ce qui a encore de la valeur. Mais, malheureusement, on en jette 60 %. Ce qui est en état ira à la boutique Fais-et-Ris qui a ouvert il y a un peu plus d'un an, dans un autre quartier de la ville. »

Plus loin encore, l'espace « Livres ». Nous y trouvons Arlette et Francis, deux bénévoles mordus de lecture. Francis est en quête de livres anciens : « On en trouve quelques-uns, confie-t-il. Un jour, j'en ai trouvé un qui avait été coté aux enchères à 2 800 euros. Nous

l'avons mis à ce prix et il est parti tout de suite. Il y a quelques Pléiades, et quelques autres qui ont de la valeur. En ce moment, je me penche sur les bandes dessinées pour savoir à combien les vendre. C'est passionnant. »

Autour des différents espaces de tri, la pénombre inonde d'autres espaces où se distinguent des amoncellements de lavabos, de sommiers, de radiateurs, de miroirs, de poêle à bois ou à charbon, de télescopes, de machines à coudre, etc. Et, à l'horizon de ces montagnes obscures, la lumière de l'atelier d'électroménager avec, en son centre, Thierry, 59 ans,

embauché au début de l'année après avoir longtemps connu le chômage. « J'ai suivi une remise à niveau, j'ai suivi une formation de "réparation en électroménager" dans la région toulousaine, explique-t-il, je suis venu ici et j'ai été pris. Ici ? C'est un boulot de rêve avec

quelques défauts. Lesquels ? Ce n'est pas super bien payé. Je fais vingt heures par semaine et je travaille le samedi matin. Sinon, c'est le rêve. Aucun stress. Je reçois les appareils, parfois en état de marche, mais le plus souvent non. J'estime si la chose est réparable. Si oui, on répare, sinon ça part au recyclage. »

« Ici, l'échec n'existe pas, poursuit Thierry qui souhaite nous faire partager le plaisir qu'il a à redonner vie aux objets électroménagers. On vous donne un objet voué à la poubelle. Au mieux, il est réparé. Au pire, il est recyclé. Nos prix sont très bas et les produits sont sous garantie deux mois. Mais si le client revient après ce délai, généralement on lui reprend l'appareil et on lui en donne un autre. »

Jouxant l'atelier d'électroménager, un autre espace, cloisonné celui-là, dans lequel s'entassent écrans, claviers, tours et autres éléments d'ordinateurs. Bénévole depuis huit ans à l'atelier informatique, Bernard est un ancien instituteur. Il nous reçoit en se présentant : « À la retraite, je me suis mis à bricoler des imprimantes et des ordinateurs défectueux. Un jour, je suis venu ici et j'ai demandé à parler au

« Ici, l'échec n'existe pas. On vous donne un objet voué à la poubelle. Au mieux, il est réparé. Au pire, il est recyclé. Nos prix sont très bas et les produits sont sous garantie deux mois. »

responsable de l'informatique. Celui qui s'en occupait venait de partir, j'ai proposé mon aide et on m'a accueilli à bras ouverts. Aujourd'hui, je prépare ma succession. Je viens deux fois six heures par semaine. Je suis le roi dans cet atelier qui est plein de surprises. J'y apprend beaucoup. Je fais des tests sur le matériel qui n'appartient à personne, j'échange avec d'autres informaticiens venus pour résoudre un problème. J'utilise Linux. Pas besoin d'antivirus et ça peut faire fonctionner des machines un peu anciennes. Ici, on peut acheter un portable pour 30 ou 40 euros. J'arrive à en sortir deux ou trois par mois. »

Nous quittons Bernard avec regret, tout comme ceux qui travaillent dans les autres ateliers. Qu'ils soient bénévoles, salariés, stagiaires ou en TIG, tous ceux que nous avons croisés ce matin disent aimer ce qu'ils font parce qu'ils y trouvent non seulement du plaisir mais du sens: redonner vie à des objets, à des matériaux, à des appareils, à des vêtements... Nous avons hâte de voir comment les objets rescapés des poubelles allaient trouver preneurs. Ce qui fait office de magasin s'étend dans deux immenses pièces représentant environ cinq cents mètres carrés, soit un quart du rez-de-chaussée de l'ancienne usine. Il longe la rue à l'est et bénéficie, contrairement aux ateliers situés à l'arrière, de la lumière du soleil. Le lieu tient à la fois du musée et du grenier. Chaque objet sollicite le passé et parfois la nostalgie. Soigneusement rangés par catégories et tailles, ces agglomérats d'objets saturent la vision. Mais, dès que l'œil s'arrête sur l'un d'entre eux, il pose un regard neuf sur son esthétique, sa conception et son utilité. Aussi grand soit-il, cet espace de vente ne comprend pas les vélos et les vêtements que nous retrouverons plus tard ailleurs, en d'autres lieux. Mais ce matin, l'espace d'exposition-vente est sous la surveillance de Grégory, grand gailard mince de 26 ans, venu spécialement au Vigan pour faire un stage et apprendre com-

« Tous ceux que nous avons croisés ce matin disent aimer ce qu'ils font parce qu'ils y trouvent non seulement du plaisir mais du sens. »

ment monter sa propre ressourcerie à Laval, dans la Mayenne, où il vit. « Avant d'arriver ici, j'ai travaillé à une ressourcerie de Nîmes, raconte-t-il, où j'ai entendu parler du Vigan. Je fais un road-trip de six à huit mois pour visiter des lieux comme ici. Dans ces lieux, se créent énormément de choses. En matière de ressourcerie, celle du Vigan fait référence. »

Grégory nous emmène ensuite à l'étage, dans le bureau où nous attend Geahde, une des treize salariés de la Ressourcerie du Pont, en charge de tout ce qui est administratif et ressources humaines. Geahde, pétillante quinquagénaire, se propose de nous conter l'histoire de cette entreprise qui aura dix ans à la fin de l'année: « À l'origine, un trio: Stéphane, Antoine et Élise. Trois jeunes diplômés qu'on appelle les "arcs-en-ciel" et qui, convictions écolos chevillées au corps, décident, au sortir de leurs études, de vivre en autarcie en milieu naturel pendant six ou sept ans. Un jour, ils choisissent de quitter leur forêt et prennent la route de l'Espagne. Ils font halte au Vigan où la beauté de la nature contraste avec une population en déclin. Ils s'y installent et ils commencent à récupérer tout ce dont les habitants se débarrassent. Au début, ils louent l'ancienne filature, entreposent et créent un espace de vente. Et il crée un premier emploi. »

Maud, une collègue de Geahde, vient nous rejoindre dans l'unique bureau de l'établissement où nous sommes reçus, à l'étage. Nous buvons un café tandis que Geahde poursuit son récit: « Dix ans plus tard, l'ancienne filature leur appartient, ils l'ont achetée grâce à un financement citoyen auprès du réseau de sympathisants qu'ils ont su constituer. Et aujourd'hui, treize salariés en contrat à durée indéterminée participent aux différents pôles d'une activité qui consiste principalement à donner une seconde vie, un "réemploi", aux objets récupérés. Et un emploi pérenne à ceux qui en ont besoin. » Treize salariés aux CDI allant de 10 heures à 32 heures hebdomadaires. Un chiffre d'affaires

annuel d'environ 160 000 euros que viennent compléter les aides de l'État et des autres collectivités publiques ainsi que les sommes obtenues des entreprises de recyclage agréées par l'État à proportion des déchets expédiés. Geahde nous apprend ensuite qu'elle a été recrutée en 2017, à une époque où les fondateurs entendaient développer leur activité au-delà de la récupération et du réemploi. À l'époque, le trio avait décidé de rassembler les différentes ressourceries de France, dans un festival baptisé « Terre de convergence ». L'événement a eu lieu en 2019 dans la campagne voisine. Il a duré six jours et a réuni 2 500 participants. Il a donné lieu à des centaines d'interventions, des débats, des *happenings* et des manifestations artistiques. Il a aussi été à l'origine du lancement de la monnaie locale Aïga (« eau », en occitan) qui, depuis, essaime dans la région.

« Terre de convergence » poursuit sa route en organisant des événements éthiques. Pour l'enraciner, les membres fondateurs, alliés à d'autres associations, telles que les Colibris, ont acquis une autre usine depuis longtemps désaffectée, située en hauteur de l'autre côté de l'Arre. Nous irons la visiter plus tard.

Dans le même esprit, ce collectif d'associations est sur le point d'acquiescer un terrain d'une dizaine d'hectares pour y préserver faune et flore et y construire des « zomes », ces structures de tube multifacettes qui créent, selon Geahde, « une énergie très particulière, car les angles droits limitent l'énergie. Ces "zomes" sont des habitats démontables qui n'ont pas d'impact sur le vivant ».

Désormais, le fonctionnement de la Ressourcerie du Pont est bien huilé. Il n'y a pas de chef, les décisions sont prises collectivement lors d'une réunion hebdomadaire qui dure tout un après-midi. Cet organe directeur est composé exclusivement de bénévoles. Delphine en fait partie. Architecte amie du trio fondateur, elle consacre désormais son travail aux agrandis-

sements, aménagements et améliorations du fonds immobilier de la ressourcerie.

Cette quadragénaire qui habite dans un village proche du Vigan a été un élément clé de la réussite de l'entreprise. « *Disons que j'ai facilité la constitution de l'association, celle dont tout le reste découle.* » Dès qu'il faut contacter la mairie, déposer des dossiers, toucher à l'urbanisme, elle adore. « *Depuis l'an dernier, la ressourcerie est mon seul client. Car nous avons un très gros chantier en préparation, au premier étage du bâtiment. Et puis il y a la Fabrègue.* »

Delphine nous conduit au premier étage de la ressourcerie : 1 750 mètres carrés de surface où le grand bureau paraît minuscule en comparaison des 500 mètres carrés de la grande salle à laquelle Delphine travaille pour la mettre aux normes et obtenir l'autorisation d'accueillir jusqu'à un

demi-millier de personnes. Salle destinée aux grands rassemblements et qui s'inscrit dans cette volonté de fédérer les énergies locales aux valeurs d'échange, d'entraide et de fraternité. En arpenter cette immense pièce, nous apercevons en son centre Éric, un ami des « arcs-en-ciel », en train de découper à même le sol un rond dans un énorme carré de tissu imperméable. « *Je suis constructeur de yourtes, nous apprend-il. Mes constructions sont réparties un peu partout en France. Là, je me prépare à refaire la couverture d'une yourte qui a dix ans.* » « *Certes, Éric est un ami, mentionne Delphine, mais n'importe qui viendrait demander à utiliser l'espace pour y travailler quelques jours, ce serait possible. Ici, l'esprit est à la fabrication de communs.* » Dans l'autre partie du premier étage, séparé par une cloison, nous découvrons plusieurs ateliers, déjà outillés mais encore inactifs. Ils attendent eux aussi d'être aux normes pour accueillir leur public d'apprentis menuisiers, soudeurs, peintres, couturiers, artistes, informaticiens... dans un esprit de collaboration, de mutualisation et de transmission des savoirs autour d'un maître d'atelier.

« Il n'y a pas de chef, les décisions sont prises collectivement lors d'une réunion hebdomadaire qui dure tout un après-midi. »

Ainsi ce grand vaisseau industriel, prêt à être jeté au rebut, retrouve une seconde vie. L'ancienne filature tisse aujourd'hui un réseau de connexions à partir d'autres métiers. Mais aussi grand soit-il, le bâtiment a besoin d'annexes pour vendre le produit de son tri et développer les emplois. Déjà, Delphine nous conduit à deux d'entre eux.

À l'angle de la rue du Pont, à deux pas de la ressourcerie, une villa inhabitée a été louée pour servir d'atelier pour les vélos. On y entre en traversant le jardin. André a été embauché il y a quelques mois pour y développer la culture du vélo et aider les cyclistes à réparer eux-mêmes leurs montures. On le trouve en pleine préparation. Portugais, arrivé de Lisbonne au Vigan à vélo l'an dernier pour y rejoindre sa fiancée, cet artiste plasticien de 28 ans aime aussi taquiner la bicyclette et sa mécanique. *« Il y a toujours des personnes qui me lanceront des défis, des bénévoles pour m'enseigner des trucs. Ici, on ouvre samedi et tous les autres samedis. Ce sera une bulle de partage. On pourra créer des événements, partager des voyages à vélo... »* Après un déjeuner en plein air dans une ruelle du Vigan, Delphine nous propose d'aller rendre visite à un autre lieu de vente de la ressourcerie. Située à quelques centaines de mètres de la rue du Pont, dans un quartier résidentiel proche des établissements scolaires, la boutique *Fais-et-Ris* est signalée par un panneau mobile placé sur le trottoir. L'endroit couvre une bonne centaine de mètres carrés, aménagés aux standards actuels pour la partie gauche consacrée aux livres et à la papeterie, généreusement éclairée par le soleil et des rampes électriques. On y trouve des centaines de livres classés par thème, tous de bonne qualité, certains rares et anciens. Et, à droite, une ambiance plus douillette est réservée aux vêtements de seconde main. Océane tient la boutique qui a ouvert il y a un an et demi. Salariée depuis octobre 2022, la

« La Fabrique doit, à terme, proposer plusieurs logements répondant à l'esprit d'un habitat inclusif intergénérationnel. »

jeune fille est aussi animatrice de la « Boussole des jeunes », un moteur de recherche qui aide les jeunes à s'orienter, à trouver du travail en France et même à l'étranger. *« Le magasin Fais-et-Ris est idéalement situé pour toucher les jeunes gens qui entrent très facilement dans la boutique pour y acheter des vêtements ou des livres, voire les deux »*, nous dit-elle.

Quant aux prix, nous les trouvons extrêmement bas. Qu'en pensent les clients? Nous avons demandé à une dizaine d'entre eux. Leur réponse est unanime. Pour l'un: *« On peut acheter sans se ruiner. »* Pour un autre: *« L'an dernier, j'étais venu chercher une ou deux sapes pas chères, je suis reparti avec tout un panier. »* Une femme s'est exclamée: *« Des vêtements à deux euros! Moins cher, c'est gratuit. Des prix de ouf! »* Cela expliquerait peut-être pourquoi il y avait tant de monde dans le magasin

pour un jeudi. En fin d'après-midi, Delphine nous a conduits en voiture jusqu'à la Fabrique. Nous voulions voir ce lieu dont nous avait parlé Geahde le matin et que Delphine est chargée de mettre aux normes pour accueillir « Terre de convergence » et les associations proches. Ni Delphine ni Geahde n'ont pu dire à quel genre de fabrique avait servi l'édifice qui tient à la fois du caravansérial et du château fort. Les murs extérieurs qui s'étagent sur trois niveaux enserrant en leur centre une grande cour rappelant le patio des riads marocains ou des maisons andalouses. À l'écart du monde, surplombant la vallée de l'Arre, la Fabrique doit, à terme, proposer plusieurs logements répondant à l'esprit d'un habitat inclusif intergénérationnel (deux ou trois appartements sont déjà aménagés et habités) et devenir le carrefour des savoirs et des rencontres. Elle préfigure ce que seront les prochaines années: un havre de paix nécessaire à la réflexion, à la créativité et à la poursuite de l'entreprise débutée il y a dix ans, rue du Pont, le réemploi et la mise en commun des connaissances pour relever les défis futurs. ■

Quelques pages pour aller à la rencontre d'une personne touchée par la précarité et qui partage avec ses mots ou ceux d'un-e autre le récit de sa vie.



À PROPOS DE L'AUTEUR

Adama, 30 ans, est arrivé en France il y a huit ans. Il vient de Nieleba-Haouisse, un petit village de Mauritanie, à quelques dizaines de kilomètres de la frontière sénégalaise.

Adama, de la Mauritanie à la France, le long chemin vers la liberté

J'ai fui mon pays car ma famille était réduite en esclavage. Un jour, mon père a été maltraité. Il a été attaché à un arbre. J'ai pris sa défense mais le maître m'a alors enfermé dans une cabane pendant plusieurs jours. Une personne m'a aidé à m'évader et je suis allé me réfugier à Nouakchott, la capitale.

J'y suis resté un certain temps, mais le maître avait lancé des recherches jusque dans la capitale. Alors je suis parti pour rejoindre l'Europe. Je suis passé par le Maroc et j'ai traversé la mer en Zodiac pour arriver en Espagne. Là, j'ai été pris en charge par la Croix-Rouge.

Pendant la traversée, j'ai rencontré un autre migrant qui est devenu mon ami. Lui devait aller en France, à Paris, où il avait de la famille. Il m'a proposé de venir avec lui. C'est comme ça que je suis arrivé en France.

Au début, j'ai vraiment galéré car la famille de mon ami ne pouvait pas m'héberger. Ensuite, j'ai été pris en charge pendant un certain temps par l'association France – Terre d'asile.

Je suis passé par beaucoup de foyers d'hébergement, en appelant le 115, à Villiers-sur-Marne ou Ivry-sur-Seine, dans le Val-de-Marne. J'ai aussi connu un temps la rue, avec ma tente et mon sac de couchage, à Créteil, sur les collines du lac. Chaque nuit, je montais ma tente et, chaque matin, je la démontais.

Quand j'étais à la rue, je ne mangeais pas tous les jours. Je voulais m'inscrire aux « Restos du cœur » de Créteil mais ce n'était pas possible parce qu'on m'a demandé des papiers que je n'avais pas. J'ai eu droit à des colis de dépannage tous les quinze jours. Dans ces colis, il y avait des aliments à cuisiner, j'avais pourtant précisé que je n'avais rien pour faire la cuisine. Un soir, j'avais tellement faim que j'ai mis du riz à tremper dans de l'eau et j'ai mangé ce riz pas cuit. En 2019, j'ai commencé à fréquenter le Secours Catholique de Créteil. Et le 16 janvier 2020, j'ai fait la connaissance de Marie-Thérèse, la femme qui anime les « Petits déjeuners artistiques » (des Fous d'art solidaires). Je ne peux pas

« Chaque nuit, je montais ma tente et, chaque matin, je la démontais. »

oublier cette date. J'ai commencé à prendre des cours de français au Secours Catholique et dans un autre lieu. La première année, avec les « Petits déjeuners artistiques », j'ai appris à faire des documentaires en vidéo, avec Olivier, un professionnel. Et j'ai suivi, avec Jean, une petite formation pour apprendre à parler en public. Cela m'a beaucoup aidé.

En septembre 2021, le groupe a repris ses activités (après l'interruption causée par le Covid-19). Mais Marie-Thérèse a décidé de prendre sa retraite. Pendant deux ans, le groupe a appris à faire de la musique et à créer des chansons. Dans ce groupe, je me suis entouré d'une vraie famille.

Marie-Thérèse m'a beaucoup aidé à développer mon réseau d'amis et de connaissances. Ce réseau, à son tour, m'a aidé à obtenir des papiers et à me trouver des petits boulots. Pendant toute cette période, j'ai vécu avec l'argent que me procuraient ces petits boulots. J'ai fait notamment le ménage le soir dans une pharmacie et je me suis occupé d'une personne handicapée.

Au cours de l'été 2023, j'ai enfin eu mes papiers. Un titre de séjour pour un an. Pour cela, il a fallu plusieurs essais à la préfecture du Val-de-Marne. En

septembre, j'ai trouvé du travail dans une usine qui fabrique des tissus précieux. Mon employeur m'a proposé de suivre une formation pour devenir technicien de maintenance et une autre pour passer le permis de cariste.

Ce même mois de septembre, j'ai obtenu mon premier logement à Sucy-en-Brie, un petit studio de 20 mètres

carrés avec tout le confort.

Je suis très content d'être en France, car je souffre d'une maladie neurologique, depuis dix ans, qui provoque de terribles migraines et une grande fatigue. J'ai la chance d'être suivi à Mondor par un spécialiste qui a stabilisé mon état. En Afrique, on ne soigne pas ce genre de maladie.

Je souhaite avoir une meilleure santé à l'avenir, un travail, et pouvoir construire une famille avec des enfants.

J'aimerais aussi retourner en Afrique voir ma famille. ■

“ Je souhaite pouvoir construire une famille avec des enfants. ”

Adama



La parole à un porteur de projet, un acteur, un entrepreneur qui s'implique au quotidien pour « agir ensemble » et mener des actions qui placent les personnes en difficulté au cœur de la mobilisation. Une relecture pour témoigner de la richesse de l'expérience vécue.



« J'ai besoin de toi »

Il m'est souvent arrivé de parler au nom de mes engagements au Secours Catholique, mais relativement peu d'un parcours plus personnel. Je le fais aujourd'hui pour la revue L'Apostrophe car la rencontre d'authentiques témoins, parmi les plus pauvres, aura été un véritable lieu source pour ma foi et reste aujourd'hui un chemin de conversion – jamais achevé – au gré de mes rencontres.

Élevé dans une famille chrétienne, dans un milieu protégé, je me suis éloigné de la foi à l'adolescence, durant laquelle l'essentiel du bonheur semblait se limiter aux plaisirs de la fête. Jusqu'à un soir mémorable de Noël 1982 – j'avais exactement 20 ans – où j'ai ressenti une perception très aiguë du vide de ma vie et d'un manque de sens. Je n'avais pas encore la foi mais le désir de m'engager au service des autres a commencé à surgir, sans trop savoir sous quelle forme. Je rencontre aussi ma future femme, qui est croyante (moi je ne le suis toujours pas), et j'accepte de l'accompagner quelquefois à la messe. À la sortie d'une messe, un prêtre que je ne connaissais pas m'interpelle et me dit : « *J'ai besoin de toi pour partager des repas en soirée avec des jeunes sans-abri, relogés à l'hôtel.* »

Le regard et l'appel de Riton

Je découvre alors, à 21 ans, la grande pauvreté de jeunes de mon âge, et rencontre le père Henri Gesmier, dit « Riton », prêtre-ouvrier, éducateur le jour à la prison de Fleury-Mérogis et mobilisé la nuit auprès de jeunes

en grande précarité. Riton avait lui-même été élevé à l'assistance publique parce que son père veuf n'avait pas les moyens de le faire. Après une journée de travail en prison, Riton pouvait partir, à tout moment de la nuit, traverser la France à la rencontre d'un jeune qui l'appelait à l'aide au téléphone.

« Je découvre aussi un nouveau type de relations empreintes de simplicité, d'amitié, d'authenticité, de joie où la différence ne constituait ni un obstacle, ni un jugement... »

Son témoignage d'une vie totalement donnée aux plus pauvres et la qualité de son regard sur chacun – un regard sans aucun jugement, un regard de confiance et d'espérance sur tous les jeunes quelles que soient les erreurs qu'ils aient pu faire – m'interpellaient

fortement. Je n'étais pas pauvre moi-même, mais j'ai été frappé par ce même regard que Riton et les jeunes portaient sur moi. Je découvre aussi un nouveau type de relations empreintes de simplicité, d'amitié, d'authenticité, de joie où la différence ne constituait ni un obstacle, ni un jugement... Je n'avais jamais vécu ce type de relations auparavant et je me sentais considéré très différemment, pour ce que j'étais au fond de moi, avec une grande simplicité, sans masque, ni étiquette sociale... Je trouvais dans ces relations une joie simple et profonde que je n'avais jamais

ressentie et redécouvrais progressivement le sens de l'Évangile au contact de Riton et de mes rencontres avec les jeunes à la rue.

Le tout premier témoin de solidarité qui m'aura marqué, ce fut donc ce fameux Riton avec son appel très direct à l'engagement mais aussi son témoignage d'une vie totalement donnée aux autres où la foi, les paroles et les actes ne font qu'un.

L'Abbé Pierre racontait souvent cette histoire à l'origine du mouvement Emmaüs. Il est appelé un jour au chevet d'un homme qui vient de tenter de se suicider. Cet homme rentrait de vingt ans de bagne, sans amis, ni famille. Et l'Abbé Pierre lui dit : « *Je n'ai rien à te donner, mais j'ai besoin de toi pour secourir des familles qui n'ont pas de logement.* » Alors le visage de l'homme fut totalement changé. C'était le commencement des communautés d'Emmaüs : un prêtre député et un forçat suicidaire, rescapé, travaillant ensemble pour aider des familles sans logement... et aujourd'hui des milliers de compagnons d'Emmaüs.

Ce qui m'a sauvé moi aussi, c'est ce regard et cette parole de Riton qui m'a dit : « *J'ai besoin de toi.* » Et l'accueil fraternel des jeunes à la rue qui me disaient à leur manière : « *Tu as du prix à nos yeux, même si tout semble nous séparer dans nos histoires familiales...* »

De nombreuses personnes vivant des situations de grande exclusion sont devenues pour moi des témoins et des compagnons de vie. Parmi elles, je tiens à parler de Bobby et de Martine.

La vie donnée de Bobby

Alors que je travaillais encore en Belgique dans une entreprise américaine, j'entre en relation avec l'association « Comité espoir ultime » qui recherche des personnes pour correspondre en anglais avec des condamnés à mort aux États-Unis. Je fais alors la connaissance par voie épistolaire de Bobby, condamné à mort

au Texas alors qu'il avait tout juste 19 ans, à la suite d'un cambriolage ayant très mal tourné, après une enfance indescriptible à la rue, son père ayant été condamné à la prison à vie.

Après une vingtaine d'années d'échanges épistolaires et plusieurs visites au Texas, Bobby est devenu mon ami et confident le plus proche. Bobby a été exécuté à 41 ans après avoir passé vingt-deux ans dans le couloir de la mort. Tout au long de sa vie d'adulte, j'ai été témoin d'un chemin de conversion et d'une vie donnée à ses codétenus, un témoignage de charité au sein même du couloir de la mort.

Combien de fois Bobby m'a-t-il encouragé, soutenu dans mes heures de doutes, alors que j'étais moi-même censé l'accompagner. Alors que j'éprouvais des difficultés à trouver une unité entre ma vie de foi, ma vie professionnelle et mes activités bénévoles, Bobby est la seule personne qui m'ait encouragé à quitter mon emploi pour rejoindre le

**« Ce qui m'a sauvé moi aussi, c'est ce regard et cette parole de Riton qui m'a dit :
« J'ai besoin de toi. »
Et l'accueil fraternel des jeunes à la rue qui me disaient à leur manière :
« Tu as du prix à nos yeux. » »**

Secours Catholique comme délégué diocésain dans le Var en 1996. Il me disait qu'il m'aiderait par la prière et encore davantage lorsqu'il aurait rejoint le Père.

Bobby saisissait toutes les occasions possibles de vivre la charité auprès de ses codétenus, avec une imagination débordante et très peu de moyens matériels. C'était un artiste. Il faisait l'écrivain public, fabriquait des petits objets d'art qu'il offrait aux nouveaux venus pour décorer leur cellule, dessinait pour ses voisins de cellule afin de les aider à faire des cadeaux d'anniversaire à leurs femmes et enfants, aidait les détenus ayant un handicap mental à survivre dans cet environnement. J'ai conservé des centaines de dessins à la maison pour les anniversaires et les fêtes de toute notre famille. Alors que j'étais délégué à Toulon, je lui ai parlé de Samia qui avait tenté de se suicider car un juge lui avait retiré la garde de ses enfants. Une semaine plus tard, alors qu'elle était encore à l'hôpital, Bobby m'a adressé

un petit livret à son attention, avec un dessin de sa main et une dizaine de témoignages de personnes condamnées à mort qu'il avait sollicitées pour lui adresser un message de soutien et d'espérance.

Puisque j'écris dans *L'Apostrophe*, je me permets de retranscrire ici les textes écrits de la main même des condamnés :

Eddie: « Nous tous ici, dans le couloir de la mort, partageons nos pensées avec toi. Nous sommes tous ici à te soutenir pour te donner la force de supporter la vie et ses luttes. La vie est une belle chose à vivre, même avec tout ce qui peut arriver de mauvais. La vie ne se mesure pas à la richesse matérielle mais à l'amour que nous donnons à nos amis et à l'amour qu'ils ont pour nous. Rappelle-toi qu'il y a toujours des personnes qui se préoccupent des autres et qui les aiment. C'est quelque chose que nous avons tous expérimenté ici dans le couloir de la mort. Alors reste forte. »

Lee: « J'espère que tu pourras ressentir l'espérance que chaque personne signant cette carte éprouve pour toi ! Nous sommes des visiteurs sur cette terre d'espérance pour un certain temps, sache que nous pensons à toi ! Sache que tu es une "sœur" pour nous parce que tu passes à travers une partie des tourments que nous traversons. Et, avec cette fraternité qui nous unit, sache qu'il y a des gens qui prient pour toi ! Même lorsque tu penses que c'est la fin, quand tu penses qu'il n'y a aucune issue, tu dois continuer à avancer. Dieu te bénira d'une certaine façon pour t'aider à avancer et te redonner une espérance. S'il te plaît, prend soin de toi, petite sœur. »

Joey: « Très chère Samia, mon cœur te porte d'une manière spéciale. Ensemble, nous pouvons trouver la force d'avancer. Je prie pour toi. Que ma réserve de force se déverse dans

ton cœur et te redonne l'espérance. N'abandonne pas, car je tiens à toi. Je suis là pour toi. »

James: « J'ai moi-même quatre enfants que je ne peux pas voir, alors je sais ce que tu peux ressentir. Mais ne laisse pas les difficultés de la vie te tirer vers le bas, car il faut que tu saches que Dieu transformera bientôt les choses. J'ai appris à être patient, à lui tenir la main, à toujours me rappeler que Dieu a toujours un plan pour chacun d'entre nous. Je prie pour que tu trouves l'Amour et la Paix dans ses bras. »

Billie: « Samia, je crois que, pour chaque goutte de pluie, une fleur est censée pousser. Je crois que chacun d'entre est censé grandir dans le cœur d'un autre. Quelles que soient tes difficultés, sache que tu es importante. Dieu l'a pensé ainsi : tu es importante pour lui et chacun d'entre nous. »

“ Bobby a été exécuté le 24 octobre 2012. Pendant toute la semaine précédant son exécution, il n'a eu de cesse de rassurer chacun, de nous donner de l'espérance. ”

Ces témoignages d'espérance sont plus forts que tout. À leur manière, ces condamnés à mort osaient dire à Samia ce qu'ils ressentaient eux-mêmes : « Tu comptes aux yeux de Dieu et la vie est un don qu'il te fait. »

Bobby a été exécuté le 24 octobre 2012. Pendant toute la semaine précédant son exécution – où sa famille et moi-même avions le droit de le visiter –, il n'a eu de cesse de rassurer chacun, de nous donner de l'espérance, de blaguer, de réconcilier les uns avec les autres, de travailler à l'unité des membres de sa famille. Quand j'ai demandé à Bobby d'où il tenait cette joie, il m'a raconté l'histoire d'un petit enfant qui l'avait touché au tout début de son incarcération. Ce petit enfant de 11 ans, atteint d'un cancer, rayonnait de bonne humeur et de joie autour de lui, en ayant bien conscience de son départ prochain. Bobby s'était alors dit en lui-même : « Si un petit enfant de 11 ans est capable de cela, je dois pouvoir le faire également. » Et, pendant vingt

ans, Bobby a changé pour devenir comme ce petit enfant. Il en a témoigné pendant ses trois derniers jours de parler.

Bobby a été pour moi un don de Dieu, une « bénédiction ». Il ne m'a rien donné matériellement, mais il m'a donné tout ce qu'il avait : sa joie, son amitié, son témoignage de foi et de charité... jusqu'à la dernière minute. Il a changé ma vie mais aussi celle de nombreux détenus, en leur donnant sa joie. Bobby priait beaucoup, lisait l'Évangile et cherchait à le mettre en pratique dans le couloir de la mort. Bobby avait commis l'irréparable à 19 ans, mais il n'a eu de cesse, durant le reste de sa vie, de se donner aux autres. J'ai eu cette chance de rencontrer le « bon larron » de l'Évangile pendant vingt et un ans, celui qui reconnaît Jésus sur sa croix et à qui Jésus dit : « *En vérité, je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis.* » Bobby me disait le matin même de sa mort : « *Jésus m'a rendu libre. Ce soir, je serai auprès de lui.* » Ses derniers mots n'ont été que des mots de pardon et d'amour pour la famille de la victime. Le 24 octobre 2012, personne n'a pris la vie de Bobby. Il l'avait déjà donnée.

Les richesses de Martine

J'ai rencontré Martine alors que j'étais délégué à Toulon au début des années 2000. Martine me parlait de toutes ses années passées à la rue à Besançon, prise par l'alcool et la drogue, à la suite du placement de ses enfants. Voilà comment elle parlait de la rue : « *La rue est pire que la mort physique : c'est l'enfer, c'est la mort sociale. Tu n'es pas mort physiquement, mais tu es mort pour la société, tu n'es plus en relation. C'est cela l'enfer, après la mort. Jésus, après sa mort, est allé en enfer pour chercher ceux qui étaient perdus. Jésus est venu me tirer de cet enfer.* »

Jamais je n'ai entendu quelqu'un me parler ainsi de sa relation au Christ, avec une telle

proximité. Aujourd'hui, Martine est animatrice pastorale à Toulon, à la Fraternité Saint-Laurent. Elle a accompagné des sessions de formation des cadres et membres du bureau du Secours Catholique. Elle a témoigné à la Conférence des évêques de France, lors de la première conférence de presse de Diaconia, en 2013 : « *C'est la rencontre avec le Christ qui m'a aidé à aller de l'avant. Quand tu te sens aimée, tu te sens poussée, tu as de l'audace. On a de grandes richesses à partager, même si on vit avec peu de moyens financiers. L'Église a besoin de chacun d'entre nous, sinon elle ne peut pas se construire. On manque à*

l'Église quand on n'y est pas. On manque au Christ. La Fraternité, ce n'est pas seulement voir les pauvres comme des gens qui manquent et qui ont besoin d'être aidés mais comme des personnes qui ont des richesses à partager. »

Cette phrase de Martine a guidé toute la démarche de Diaconia : « *Les personnes vivant des situations de pauvreté ont de grandes richesses à partager.* » Des richesses d'humanité, de fraternité, de joie, de solidarité, de spiritualité qu'il nous faut écouter, découvrir, mettre en valeur, apprendre à recevoir. Martine est l'une de mes compagnons de route. Combien de fois m'a-t-elle dit, elle qui avait vécu une vie si chaotique, alors que je lui partageais mes doutes et inquiétudes sur tel ou tel projet du Secours Catholique : « *La vie est un cadeau de Dieu. Tout nous est donné : aie confiance !* »

Un chemin de conversion à parcourir sans cesse

Ces témoignages de Riton, de Bobby et de Martine ont beaucoup marqué mon chemin d'engagement.

Pour Mgr Jean Rodhain, fondateur du Secours Catholique, la rencontre des plus fragiles était le point de départ d'un chemin pédagogique



et spirituel pour tous, appelant chacun à des conversions. Lors de mon entrée au Secours Catholique en 1996, j'avais eu la chance d'entendre le père Arnaud de Vaujuas, qui avait été médecin dans les centres d'hébergement et de réinsertion sociale, aumônier du Secours Catholique et enseignant en théologie morale à la Faculté de théologie de Toulouse. Le père Vaujuas avait tenté de nous décrire le chemin de conversion vécu par ceux qui s'engagent auprès des plus pauvres, notamment ceux qui n'ont pas vécu la pauvreté : un chemin passant par quatre étapes qui s'entrecroisent et reviennent régulièrement.

J'ai personnellement vécu ces différentes étapes de multiples fois depuis quarante ans, je les vis encore aujourd'hui et je les ai observées chez de nombreux salariés et bénévoles engagés dans la solidarité. Elles m'ont beaucoup éclairé et il me paraît utile de les transmettre à tous ceux qui vivent aujourd'hui un tel engagement :

Première étape : le choc de la rencontre avec la pauvreté. Choc de découvrir des familles vivant dans le dénuement le plus complet, dans des logements insalubres sans eau, ni électricité ; choc de découvrir à la rue des adolescents, des femmes âgées, des personnes avec une maladie mentale ; choc de découvrir les violences qu'ils avaient subies dans leur enfance ; choc de découvrir des migrants chassés de leurs campements de fortune et traqués comme des bêtes en plein hiver ; choc de voir des morts innocents lors de conflits armés ou de catastrophes naturelles. Cette découverte de la pauvreté et de la souffrance nous heurte profondément.

Deuxième étape : l'illusion de l'efficacité. Une fois ce choc encaissé, nous sommes souvent obnubilés par la pauvreté rencontrée et cherchons à tout prix à la résoudre, en la réduisant souvent à un problème technique à résoudre

ou à un manque que notre efficacité suffirait à combler. Nous pouvons alors chercher à organiser et industrialiser le traitement de la pauvreté pour avoir l'air efficace, sans chercher vraiment à en approfondir les causes profondes avec les personnes elles-mêmes. Souvent, les rôles sont bien définis : d'un côté, celui qui décide ce qu'il peut donner ; de l'autre, celui qui n'a qu'à recevoir. Cette attitude peut accroître la dépendance de la personne qui ne prend plus aucune initiative, ni décision par elle-même.

Ce comportement est bien souvent à l'origine de l'assistanat, qui donne bonne conscience

mais ne traite absolument pas le problème. Les personnalités rencontrées sont tellement complexes, les situations de pauvreté tellement lourdes, que nous constatons rapidement notre impuissance à résoudre la pauvreté telle que nous la pensons.

“ Nous vivons un sentiment de frustration – voire d'échec – quand notre accompagnement semble porter peu de fruits. Mais il faut accepter de perdre du temps. ”

Troisième étape : l'accablement... et de nombreuses tentations. Face à ce constat d'impuissance ou à l'immensité de la tâche, commence alors une traversée du désert. Comme chacun le sait, le désert peut être fécond ou tentateur. Trois tentations nous guettent tout particulièrement :

1. La tentation du découragement après l'épuisement : « *Puisque je ne peux rien par mes propres forces, j'abandonne.* » Combien de fois ai-je moi-même vécu ce découragement ou l'ai-je vu chez de nombreux bénévoles ou salariés. Nous vivons un sentiment de frustration – voire d'échec – quand notre accompagnement semble porter peu de fruits. Mais il faut accepter de perdre du temps, de ne pas voir les résultats de notre action. Mère Teresa le formulait ainsi : « *Lorsque cela semble difficile, souviens-toi que nous ne sommes pas appelés à réussir mais à être fidèles...* » Il faut s'adapter au rythme de l'autre. On ne rompt pas plusieurs années d'exclusion en quelques mois. Souvent,

nous ne connaissons ni la portée, ni le résultat de nos petits gestes. J'ai entendu de nombreux témoignages de personnes en difficulté faisant allusion à un geste, à un coup de fil, à une parole de bénévole qui paraissaient anodins à l'époque et qui se révélaient, plusieurs années après, être la parole ou le geste ayant permis à la personne de reprendre confiance en elle, d'espérer à nouveau dans la vie.

2. La tentation de l'idéologie, politique ou spirituelle: « *Je n'y arrive pas concrètement sur le terrain, alors je décide de me réfugier dans de grandes idées qui vont résoudre tous les problèmes...* » Cette tentation peut être très présente chez des militants politiques, mais aussi chez des croyants. L'utopie est importante, mais elle doit toujours accepter de se confronter à une analyse approfondie du réel, des acteurs en place, de leur histoire, de leur culture.

3. La tentation de l'activisme et de la fuite en avant: « *Puisque je n'y parviens pas en huit heures, je vais m'y consacrer douze heures par jour, sept jours sur sept.* » Cette approche peut apparaître louable, mais elle est en réalité destructrice pour chacun d'entre nous. Nous pouvons perdre tout recul sur la situation et nous impliquer de façon excessive. Nous ne sommes plus à l'écoute de notre propre famille et ne dormons plus la nuit. Cette attitude peut mettre en péril de nombreux couples engagés. La plupart du temps, se cache en réalité, derrière cette attitude, non pas du militantisme, mais un manque d'humilité.

Le pape Benoît XVI évoque ces trois mêmes tentations dans son encyclique *Deus caritas est* lorsqu'il parle des collaborateurs de l'action caritative. Nul ne sera étonné de l'entendre nous redire que, face à ces tentations, la prière et l'Évangile sont efficaces. La formation et la lecture en équipe sont aussi importantes pour prendre du recul et discerner le sens de l'action.

Quatrième étape : l'amitié avec les pauvres.

Une conversion est à vivre pour découvrir une autre forme de présence et d'écoute auprès des personnes, plus gratuite, plus inutile apparemment. Au contact des plus pauvres et de notre inefficacité, nous découvrons alors nos propres limites, nos manques d'amour, nos jugements hâtifs, nos idées toutes faites... et nous commençons à nous dépouiller de nos propres opinions pour nous mettre à l'écoute et découvrir progressivement les richesses humaines et spirituelles des personnes rencontrées. Seul notre propre déplacement, un changement de place entre celui qui sert et celui qui est servi, permet à l'autre de prendre vraiment sa place et de se révéler. Ce nouveau mode de présence aide les personnes à s'exprimer, à révéler leurs talents et leurs savoirs, à prendre leur place et à se mobiliser dans l'action.

« Une conversion est à vivre pour découvrir une autre forme de présence et d'écoute auprès des personnes, plus gratuite, plus inutile apparemment. »

Ces quatre étapes sont un vrai chemin spirituel vécu par de nombreux bénévoles et salariés. Progressivement, nous découvrons que nous ne sommes pas là pour nous « occuper » des personnes vivant des situations de précarité mais pour leur « révéler qu'elles ont de la valeur ». Et nous découvrons en retour que ce sont elles, en réalité, qui nous accompagnent et nous évangélisent. Une véritable amitié et une véritable fraternité peuvent alors naître de ce compagnonnage dans la durée.

« Heureux êtes-vous si vous le mettez en pratique! »

Responsable de la Maison d'Abraham¹ à Jérusalem, depuis cinq ans, je parcours à nouveau

1. À l'instar de la Cité Saint-Pierre, à Lourdes, la Maison d'Abraham a été créée en 1964 à la demande du pape Paul VI qui souhaitait que le Secours Catholique anime une maison d'accueil de pèlerins de toutes religions, en donnant la priorité aux pèlerins n'ayant pas les moyens de se loger à l'hôtel. Dans le cadre de la mission sociale du Secours Catholique, la Maison d'Abraham assure également une mission de soutien aux familles en précarité du quartier palestinien de Siloé, à Jérusalem Est.

ce chemin de conversion sur cette terre que chacune des trois religions abrahamiques dit être « sainte ».

Le choc de vivre au cœur de cette guerre fratricide entre deux peuples et d'être chaque jour témoin de violences, d'oppressions et d'injustices est d'une grande violence.

Il y a soixante-quinze ans déjà, en 1949, Mgr Rodhain revenait d'une mission en Palestine à la demande de l'épiscopat français. Il témoignait des conditions de vie très précaires des réfugiés palestiniens : « *Toute cette activité ne peut cacher les immenses camps avec leurs 800 000 réfugiés, ni les camions de la Croix-Rouge portant sans cesse farine et médicaments. Imaginez une journée de bataille dont la soirée se prolonge interminablement. Bethléem, Emmaüs, Jéricho, Jérusalem : partout les réfugiés et leurs plaintes. Après la bataille militaire, la bataille*

de la misère ! [...] La première des charités est la vérité. Le cri de ces 800 000 réfugiés se tournant vers la France pour être entendu. » Aujourd'hui, nul besoin d'en dire davantage que les médias, à la suite du massacre du 7 octobre ayant entraîné la mort de 1200 Israéliens (800 civils, dont 36 enfants, et 400 militaires) et – à l'heure où j'écris ce texte – la captivité de 132 otages israéliens et la dévastation presque totale de Gaza ayant tué plus de 35 000 Palestiniens (dont près de 12 000 enfants) et créé une crise humanitaire sans précédent avec 1,8 million de personnes affamées dans des camps de fortune surpeuplés, sans échappatoire. Nous portons tous, et notamment la communauté internationale par son inaction, une part de responsabilité historique et actuelle dans le drame qui se vit aujourd'hui.

Le combat de fond se situe aujourd'hui contre les extrémismes de tous bords, nationalistes et religieux, en commençant par les extrémismes de notre propre « camp ». Il ne faut pas espérer un discours religieux qui apaise-

rait les choses, bien au contraire : la religion est instrumentalisée par le politique. Le conflit majeur non résolu est l'occupation des terres palestiniennes et non un conflit religieux. Il n'y aura pas de paix sans justice, jamais de paix sans mettre fin à la colonisation et à l'occupation israélienne. Le gouvernement israélien privilégie la sécurité à la paix et veut assurer sa sécurité par la militarisation de la société, mais cela ne construira jamais un chemin de paix. Il n'y aura jamais de sécurité durable, ni de paix, sans réconciliation, sans reconnaissance de la souffrance de l'autre, sans respect mutuel. La sécurité d'Israël ne dépendra pas

de la puissance de son armée mais de la qualité des relations que les habitants bâtiront avec les Palestiniens.

En écrivant cela, je prends conscience que je me paye encore de mots sur la paix. La tentation est toujours grande de penser savoir ce que

l'autre devrait faire.

Depuis toujours, des millions de pèlerins – de toutes religions – marchent vers la Jérusalem terrestre et prient pour la paix. Et pourtant la paix espérée n'est toujours pas dans les cœurs. Dans la parabole du Bon Samaritain (Luc 10, 25-37), le prêtre et le lévite reviennent de Jérusalem – probablement même d'un pèlerinage – lorsqu'ils voient le blessé sur la route et passent de l'autre côté. En réalité, lors de ces pèlerinages, ou pour ceux qui vivent dans le pays, ce n'est pas tant de prières dont la Terre sainte a besoin mais de conversion des cœurs et de gestes qui l'attestent.

Au contact des populations de tous bords, nous découvrons à nouveau nos propres limites, nos préjugés, nos jugements hâtifs, nos idées toutes faites, nos partis pris... Là encore, une autre forme de présence à l'autre est à découvrir, au prix d'un double « déplacement » à vivre.

Il est bien difficile de mettre des mots sur ce que je découvre encore confusément... Alors, plutôt que d'utiliser des mots trop incarnés

« Le combat de fond se situe aujourd'hui contre les extrémismes de tous bords, nationalistes et religieux, en commençant par les extrémismes de notre propre « camp ». »

dans la situation vécue aujourd'hui en Terre sainte, je conclurai mon témoignage par l'image de deux icônes représentant les dé-

placements et gestes à méditer et à réinventer sans cesse : l'hospitalité d'Abraham et le lavement des pieds par Jésus.

Abraham est pour tous les croyants un modèle de foi en Dieu



Par la foi, répondant à l'appel de Dieu, Abraham quitte son pays, sa famille et sa maison (Genèse 12) pour résider en étranger dans la Terre promise. Mais sa foi en Dieu et son pèlerinage vers la Terre promise, soutenus par la prière, appellent une conversion personnelle sans cesse à renouveler. Le Seigneur n'apparaît à Abraham que lorsqu'il fait le geste de sortir en courant de sa tente de prière pour pratiquer l'hospitalité envers trois étrangers, en se prosternant à terre, en leur lavant les pieds et en partageant le pain (Genèse 18). Saint Paul, dans son épître aux Hébreux, éclaire ce geste : « *Que l'amour fraternel demeure. N'oubliez pas l'hospitalité car, grâce à elle, certains, sans le savoir, ont accueilli des anges* » (Hébreux 13, 1-2).

Cette icône originale, inspirée de l'icône de Roublev et écrite par sœur Marie-Paul, bénédictine du Mont des Oliviers, représente les trois anges entourés d'Abraham et de sa femme Sara qui, elle aussi, a contribué très concrètement à ce geste d'hospitalité. ■

L'hospitalité faite inconditionnellement à toute personne étrangère à sa famille, à sa communauté, à son clan, à sa religion ou à son pays est à la fois un chemin de conversion et une promesse de bénédictions.

Ce geste rappelle l'hospitalité faite à l'étranger rencontré sur la route par les pèlerins d'Emmaüs (Luc 13) et préfigure le geste du lavement des pieds par Jésus lors de la dernière Cène (Jean 13).

Saint Jean substitue ce geste du lavement des pieds à celui de l'institution de l'eucharistie



Ce geste, bien connu des acteurs de solidarité, rappelle le geste d'hospitalité pratiqué depuis l'Antiquité, mais le dépasse et va bien au-delà du seul service. Ce geste marque l'« abaissement » mais aussi le « lavement » que Jésus met en pratique.

Lors de la dernière Cène, le Christ nous donne un commandement nouveau et une béatitude nouvelle : « *Dès lors, si je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car c'est un exemple que je vous ai donné : ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi. [...]* Sachant cela, vous serez heureux si vous le mettez en pratique » (Jean 13, 14-17). ■

Sœur Marie-Paul², qui a écrit cette icône, en donne sa propre interprétation: « Dans cette icône Jésus se met plus bas que ses disciples, en prenant la place du serviteur. Mais quel serviteur? Pierre proteste. Jésus lui dit: "Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi" et "Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, plus tard tu comprendras". Or, qui ne comprend pas un lavement des pieds? Qu'est-ce qu'il y a à comprendre plus tard? Ce geste de Jésus va beaucoup plus loin qu'un simple acte d'humilité. En lavant les pieds, Jésus lave notre "bas": notre mal. Pour comprendre

2. Marie-Thérèse Farran (sœur Marie-Paul) est née au Caire, en Égypte, le 10 novembre 1930. Elle est entrée au monastère des Bénédictines de Notre-Dame du Calvaire du Mont des Oliviers, à Jérusalem, en 1955. Chrétienne latine et née en Orient, elle participe des deux cultures et sensibilités. À travers l'iconographie, sœur Marie-Paul voulait témoigner de la tendresse du Père. Elle avait compris qu'il fallait laisser l'icône parler: ce n'est pas elle qui créait, dans le silence de sa prière, c'est la Parole qui se révélait au plus profond de chacun. Catalogue de ses œuvres: <https://icones.benedictines-montdesoliviers.org/>

ce geste, il faut se référer au Serviteur d'Isaïe, au chapitre 53. C'est un grand mystère d'amour. Jésus demandera: "Vous aussi, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres." Quand nous voyons le mal chez l'autre, nous avons tendance à juger et à condamner. Jésus nous demande de "laver" et de porter le fardeau de l'autre au lieu de le condamner.»

Ne pas préjuger, ne pas juger. Faire miséricorde, pardonner, refaire confiance, porter le fardeau, oser dire « J'ai besoin de toi » pour révéler à l'autre sa propre beauté et faire ainsi toutes choses nouvelles.

C'est un chemin de conversions et de bénédictions à parcourir sans cesse. ■

Bernard Thibaud
Responsable de la Maison d'Abraham
à Jérusalem. Salarié
du Secours Catholique – Caritas France



L'Apostrophe est une revue annuelle éditée par le Secours Catholique – Caritas France et imprimée à xxxx exemplaires.
Version numérique sur lapostrophe.secours-catholique.org

Directeur de publication : Didier Duriez (président du Secours Catholique – Caritas France)

Comité éditorial : Clarisse, Solen, Elda, Dominique, Franky, Cyril, Jacques, Thierry, Emmanuel

Création maquette : Guillaume Seyral

Iconographie : Élodie Perriot

Photo de couverture : Gael Kerbaol / Secours Catholique – Caritas France

Correction : Olivier Pradel

Impression : Centr'Imprim – Issoudun (36)

Ont participé à ce numéro (par ordre d'apparition) : Elda, Thierry, Nadia, Les Alfabètes, Dominique, Annie, Axelle, Brigitte, Véro, Flore, Édouard, Zoé Z, Franky, Renée, Dominique, Ismaël, Jade, Marie-Christine, Sandra, André, Alexia, Clarisse, Jacques, Cyril, Adama, Bernard

Rédaction : Secours Catholique – Caritas France, 106 rue du Bac, 75007 Paris

Contact : dept.pouvoiragir@secours-catholique.org

ISSN 2553-1417

L'Apostrophe, Paris, 2024

L'Apostrophe, une revue dont les auteurs sont des personnes qui, par leur expérience personnelle face à la précarité, ont développé une expertise sur les questions de pauvreté.

Au sein du Secours Catholique – Caritas France et des organisations engagées contre la pauvreté, des hommes et des femmes vivant des situations difficiles s'expriment, relisent leur parcours, le mettent en mots, partagent ce qui est important pour eux et leur ressenti, et parviennent ainsi à élaborer une pensée collective.

Chaque année, un regard « de côté » qui permet de voir et de comprendre la société « autrement » et de l'interroger, voire l'apostropher.

lapostrophe.secours-catholique.org

 caritasfrance
 Secours Catholique-Caritas France



**ENSEMBLE,
CONSTRUIRE
UN MONDE JUSTE
ET FRATERNEL**